



HAL
open science

Félix de Azara. Une géographie post-jésuite au XVIII^e siècle

Nicolas Richard

► **To cite this version:**

Nicolas Richard. Félix de Azara. Une géographie post-jésuite au XVIII^e siècle : Etude préliminaire à Felix de Azara (2009[1809]) Voyages dans l'Amérique méridionale.. Claudio Cratchley. Félix d'Azara (1809) Voyages dans l'Amérique méridionale 1781-1801, Presses Universitaires de Rennes, CoLibris, 2009, 978-2-7535-0794-4. halshs-01154865

HAL Id: halshs-01154865

<https://shs.hal.science/halshs-01154865>

Submitted on 26 May 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Félix de Azara

**Voyages
dans
l'Amérique méridionale**

1781-1801

CoLibris
éditions

Presses
Universitaires
de Rennes



Voyages dans l'Amérique méridionale

Félix DE AZARA

Voyages dans l'Amérique méridionale

1781-1801

Suivi de

Thaddäus HAENKE

Introduction à l'histoire naturelle de la
province de Cochabamba et des environs,
et description de ses productions

Étude préliminaire de

Nicolas RICHARD

CoLibris / PUR

PARIS – RENNES

AZARA, FÉLIX DE 1809. – *Voyages dans l'Amérique méridionale : 1781-1801*. - Paris : CoLibris & Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2009, lxxxvi+362 p. - Texte p. 1-291 ; suivi d'« Introduction à l'histoire naturelle de la province de Cochabamba et des environs, et description de ses productions », par Thaddäus Haenke, p. 295-343. - Étude préliminaire : « Une géographie post-jésuite au XVIII^e siècle », par Nicolas Richard, p. vii-lxiv ; suivi d'« Avertissement de l'éditeur » [éd. 1809], p. lxxix-lxxii, et de « Notice sur la vie et les écrits de Don Félix de Azara », p. lxxiii-cv, par Charles A. Walckenaer.

Édition originale : *Voyages dans l'Amérique méridionale*, par don Félix de Azara, commissaire et commandant des limites espagnoles dans le Paraguay, *Depuis 1781 jusqu'en 1801*. - Paris : Dentu, 1809, 4 vols., lx+389, 562, 479, 380 p. + Atlas 25 planches. - Texte vol. I, p. 1-389, et vol. II, p. 1-388. - Éd., « Avertissement de l'éditeur », p. v-xii, et « Notice sur la vie et les écrits de Don Félix de Azara », p. xiii-lx, par Charles A. Walckenaer. - Suivi de Thaddäus Haenke, « Introduction à l'histoire naturelle de la province de Cochabamba et des environs, et description de ses productions », vol. II, p. 389-541 ; et de Félix de Azara, *Histoire naturelle des oiseaux du Paraguay et de La Plata*, vols. III et IV.

ISBN : 978-2-916937-02-1

© CoLibris éditions, Paris, 2009.

© Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2009.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou utilisée sous quelque forme ou avec quelque moyen électronique ou mécanique que ce soit, y compris des systèmes de stockage et d'information ou de recherche documentaire, sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Responsable de l'édition : Claudio Cratchley.

Tableaux, documentation et recherche bibliographique : Florence Paul-Perrone.

Ont collaboré avec cette édition Mme Carmen Bernard et M. Jesús García-Ruiz.

Nous remercions Ibercaja, Zaragoza, pour le portrait numérisé de Félix de Azara y Perera, peint par Goya.

CoLibris éditions
28, rue Cler
75007 Paris
www.co-libris.eu

Presses Universitaires de Rennes
Campus de La Harpe
2, rue du doyen Denis-Leroy
35044 Rennes Cedex
www.pur-editions.fr

Avec le soutien de



Centre de recherches historiques sur l'Ouest
UMR 6258 - Université de Rennes 2



Institut des Amériques
Rennes

SOMMAIRE

NICOLAS RICHARD

Étude préliminaire Une géographie post-jésuite au XVIII ^e siècle	VII
--	-----

Avertissement à la présente édition	LI
---	----

CHARLES A. WALCKENAER

Avertissement de l'éditeur (édition 1809)	LV
Notice sur la vie et les écrits de Don Félix de Azara	LIX

Voyages dans l'Amérique méridionale	1
---	---

Introduction	3
--------------------	---

I Du climat et des vents	13
--------------------------------	----

II Disposition et qualité du terrain	21
--	----

III Des sels et des minéraux	23
------------------------------------	----

IV Des quelques-unes des principales rivières, des ports et des poissons	27
--	----

V Des végétaux sauvages	39
-------------------------------	----

VI Des végétaux cultivés	53
--------------------------------	----

VII Des insectes	61
------------------------	----

VIII Des crapauds, des coulevres, des vipères et des lézards	81
--	----

IX Des quadrupèdes et des oiseaux	91
---	----

X Des Indiens sauvages	143
------------------------------	-----

XI	Quelques réflexions générales sur les Indiens sauvages	201
XII	Des moyens employés par les conquérants de l'Amérique, pour réduire et assujettir les Indiens, et de la manière dont on les a gouvernés	211
XIII	Des moyens dont se servirent les Jésuites pour réduire et assujettir les Indiens, et de la manière dont ils étaient gouvernés	223
XIV	Des gens de couleur	237
XV	Des Espagnols	257
XVI	Notice abrégée de toutes les villes, bourgs, villages, paroisses, soit d'Espagnols, soit d'Indiens, soit de gens de couleur, qui existent dans le gouvernement du Paraguay	259
XVII	Notice abrégée de toutes les villes, bourgs, villages, peuplades et paroisses d'Espagnols, d'Indiens et de gens de couleur, qui existent dans le gouvernement particulier de Buenos Aires	267
XVIII	Histoire abrégée de la découverte et de la conquête du Río de la Plata et du Paraguay	257
THADDÄUS HAENKE		
	Introduction à l'histoire naturelle de la province de Cochabamba et des environs, et description de ses productions	295
	Index	345
	Table des matières	357

Étude préliminaire

UNE GÉOGRAPHIE POST-JÉSUITE AU XVIII^E SIÈCLE

Nicolas Richard

Sur une ruine et face à une imminence. Sur une ruine, d'abord, car ce n'est que treize ans après l'expulsion des jésuites des territoires espagnols que Félix de Azara arrive en Amérique. Au Paraguay, l'expulsion de la Compagnie fut lourde de conséquences. L'œuvre d'Azara est entièrement concernée, occupée, provoquée par le champ de ruines qui succède au départ des jésuites. Il est détaché en Amérique par les mêmes ministres qui ont négocié le bannissement de la Compagnie. Il y arrive pour participer à la démarcation d'une frontière qui, jusqu'alors, dans les faits, était produite et articulée à partir de la médiation du dispositif missionnaire et diplomatique des Jésuites. Azara, son œuvre, son intelligence, ses vues participent du même programme, du même revirement, du même infléchissement dans la politique coloniale espagnole que ceux qui furent à la base du déclin américain des Jésuites. D'une certaine façon, l'expulsion des jésuites constitue la dimension négative d'un programme et d'une pensée dont l'argumentation d'Azara constitue l'exposition positive et productive. Mais Azara écrit aussi face à une imminence. Ce n'est qu'une année après la première parution des *Voyages* que l'empire colonial espagnol s'effondre définitivement. Ce monde qu'Azara décrit, ce monde où Azara travaille est traversé par un système de fractures et de tensions qui rendent imminent l'éclatement de l'espace colonial. Si l'avènement des États nationaux en Amérique transforme de façon décisive le cadre institutionnel dans lequel l'œuvre d'Azara a été produite, c'est néanmoins à l'intérieur de ces États que celle-ci sera par la suite lue, rééditée et travaillée avec le plus de détermination. L'œuvre d'Azara constitue en Amérique espagnole une première formulation, une première ébauche d'une pensée libérale et moderne qui ne sera développée avec toutes ses conséquences que quelques décennies plus tard dans les cercles intellectuels et politiques de l'Amérique républicaine. La diffusion et l'acceptation dont fut créditée l'œuvre d'Azara en Amérique contraste, en ce sens, avec l'oubli et l'abandon, voire avec le mépris que son œuvre suscita dans l'Espagne du XIX^e siècle.

Ces deux bouleversements – ces deux systèmes de bouleversements – circonscrivent en amont et en aval le travail d’Azara : toute la beauté, toute l’intelligence, toute la difficulté de son œuvre tiennent à cette position interstitielle. Il est impossible de comprendre l’argumentation d’Azara sans la confronter aux productions jésuites par rapport auxquelles elle constitue une contrepartie et une alternative. Il est tout aussi impossible de comprendre le sort de l’œuvre d’Azara, ses traductions, ses lecteurs, ses lectures, son inscription sociale sans la penser dans le contexte des fondations nationales et étatiques de l’Amérique post-coloniale. C’est de ce double seuil dont nous voudrions nous occuper ici : d’une part, de celui qui précise les conditions de production de son œuvre, de l’autre, de celui qui signale ses conditions de circulation. En amont, le premier l’inscrit, au XVIII^e siècle, dans un mouvement plus vaste de transformations de l’espace colonial américain et l’installe dans une relation productive de tension envers l’appareillage conceptuel et institutionnel jésuite ; en aval, le deuxième l’attrape dans l’engrenage d’un double mouvement, d’une double circulation. En Europe Azara apparaît comme l’auteur d’un récit de voyage, comme le naturaliste ou l’explorateur qui décrit les contrées désertes de cette Amérique méridionale ; en Amérique latine, en revanche, l’œuvre d’Azara est lue, traduite et rééditée en tant qu’argument, en tant que système d’arguments qui opèrent, qui s’inscrivent productivement dans les débats qui préparent et qui suivent l’effondrement du système colonial espagnol.

Entre l’un et l’autre, il y a encore cette donnée significative : Azara sera publié dans une langue qui n’est ni la sienne, ni celle de ses interlocuteurs espagnols ou latino-américains. La première édition des *Voyages* sera publiée en français, à Paris, en 1809, quarante ans avant la parution en Uruguay d’une première retraduction en castillan et un siècle avant sa première réédition en Espagne. Pendant les premiers trois quarts du XIX^e siècle, lorsque l’œuvre d’Azara connaît sa plus grande diffusion, l’économie éditoriale des *Voyages* est axée sur l’édition française que Charles A. Walckenaer a préparée et publiée à Paris en 1809. Or cet excentrement est tout à fait important. En premier lieu, bien sûr, car il n’est pas anodin que les écrits d’un militaire et d’un fonctionnaire en exercice de la Couronne d’Espagne, qui fut détaché en Amérique pour travailler dans l’affaire extrêmement délicate de la frontière américaine entre les empires espagnol et portugais, soient publiés dans la France napoléonienne. En deuxième lieu, car cette édition française, qui gouverna le champ éditorial des écrits d’Azara pendant un siècle entier, confère à l’œuvre une intention précise et l’inscrit dans un champ d’intelligibilité spécifique : celui des naturalistes regroupés autour du Muséum d’histoire naturelle de Paris au début du XIX^e siècle.

L’édition française de 1809 comprend la traduction en français de l’ouvrage qu’Azara venait de faire publier en Espagne, sans grand succès, sous le nom d’*Apuntamientos para la historia natural de los pájaros del Paraguay*.¹ Pour sa première édition française, les *Oiseaux* ont été corrigés et enrichis avec les gravures et les planches dont disposait le Muséum d’histoire naturelle de Paris. De même, Azara ajoute à l’édition un manuscrit du natu-

1. F. DE AZARA, *Apuntamientos para la historia natural de los pájaros del Paraguay y del Río de la Plata*, Madrid, 1802/05.

raliste tchèque Thaddäus Haenke qui concerne les régions plus septentrionales des contreforts andins de Cochabamba¹. Au cours des siècles, l'œuvre de Félix de Azara est devenue une source incontournable pour ceux qui se sont penchés sur les problèmes de géographie et d'histoire des provinces du bassin du Plata. Tout au long du XIX^e siècle, les *Voyages* ont été repris et commentés par Humboldt, Darwin, Saint-Hilaire et Bonpland, tout comme par d'Orbigny, Martin de Moussy ou Claude Gay.

Les raisons de ce succès sont multiples. D'une part, la cartographie dressée par Azara était, sans aucun doute, la plus précise et détaillée qui eût été produite jusqu'alors sur les provinces du Paraguay et du Río de la Plata. Qualitativement et techniquement supérieure à l'abondante cartographie jésuite de la première moitié du XVIII^e siècle, celle d'Azara, soumise aux exigences que lui imposait la démarcation de la frontière coloniale entre les possessions espagnoles et portugaises en Amérique, a été l'objet, avant même d'être publiée, des convoitises et des intrigues des différentes administrations coloniales. De même, sur le plan historique, Azara fut le premier à restituer le mouvement des villes, des villages et des missions pendant les trois siècles d'histoire coloniale de la région. Face aux relations historiques des jésuites, celle d'Azara, qui les comprend, a pu profiter des archives locales des principales villes de la vice-royauté, ainsi que de celles des jésuites eux-mêmes, confisquées par les autorités locales une fois l'expulsion consommée. Aussi, la description statistique des populations, l'inventaire des ressources naturelles, les descriptions géologiques, botaniques, zoologiques, l'indication des chemins et des passages, la position des villages désertés, mais aussi les observations sociologiques concernant les populations espagnoles, mulâtres, métisses ou indigènes ont fait de cette œuvre, à l'époque, le plus complet et imposant volume ayant été publié sur l'immense région comprise, pour les longitudes, entre le versant oriental des Andes et l'Atlantique, et pour les latitudes entre les sources septentrionales du fleuve Paraguay et la dernière frontière de colonisation méridionale de la Pampa.

Or si nous devons ici entamer une lecture des *Voyages*, restituer leur historicité, leurs vecteurs de production et de circulation, c'est en premier lieu contre le geste éditorial de Walckenaer qu'il nous faudra travailler. Ce n'est qu'à condition de désamorcer l'agencement éditorial qui est à la base des *Voyages* que l'écriture et l'argumentaire d'Azara retrouvent la force, la charge, la difficulté qui expliquent l'éclatement de ses champs de lecture et de circulation. Ou alors, il nous faudrait pouvoir faire de ce geste éditorial un signe, un indice, un vecteur du système de forces à l'intérieur duquel se joue la signification, à la fin du XVIII^e siècle, d'une géographie américaine et considérer Walckenaer lui-même comme un moment, comme un point, comme une ligne dans la géographie de Félix de Azara. Il nous faudra donc commencer par suivre de très près les conditions

1. *Voyages dans l'Amérique méridionale*, par don Félix de Azara, commissaire et commandant des limites espagnoles dans le Paraguay, *Depuis 1781 jusqu'en 1801*, Paris : Dentu, 1809, 4 vols. + Atlas 25 planches ; texte vol. I, p. 1+389, et vol. II, p. 1-388 ; éd., « Avertissement de l'éditeur », p. v-xii, et « Notice sur la vie et les écrits de Don Félix de Azara », p. xiii-lx, par Charles A. Walckenaer ; suivi de Thaddäus Haenke, « Introduction à l'histoire naturelle de la province de Cochabamba et des environs, et description de ses productions », vol. II, p. 389-541 ; et de Félix de Azara, *Histoire naturelle des oiseaux du Paraguay et de La Plata*, vols. III et IV.

qui président ce geste, cette édition des *Voyages dans l'Amérique méridionale*. Il s'agit de savoir ce qu'elle installe et ce qu'elle écarte, comprendre ce qu'elle institue, signaler son rôle, la position qu'elle occupe dans l'économie générale des écrits de Félix de Azara.

L'OPÉRATION ÉDITORIALE DE WALCKENAER

Azara revient en Espagne en 1801, âgé de 56 ans, après vingt ans de séjour américain.¹ Son frère, José Nicolás, est alors l'ambassadeur de la Couronne espagnole en France. Une fois en Espagne, Azara tient à deux projets : publier les cahiers manuscrits qu'il a produit lors de ses voyages en Amérique et se rendre en France pour s'installer auprès de son frère. De ses manuscrits, Azara cherche à publier deux travaux sur lesquels il travaille depuis quelque temps : une histoire naturelle des oiseaux du Paraguay et une autre sur les quadrupèdes du Paraguay.

Lorsqu'Azara arrive en Espagne, il découvre avec surprise que l'*Essai sur l'Histoire Naturelle des Quadrupèdes* vient d'être publié à Paris sous la direction de Moreau de Saint-

1. Le séjour de Félix de Azara en Amérique peut être divisé en trois étapes distinctes. La première commence à son arrivée à Montevideo, le 13 mai 1781 et durera presque deux ans. Azara participe alors aux préparatifs de la campagne de démarcation de la frontière hispano-brésilienne. On lui confie la direction de la troisième équipe de commissaires cartographes devant travailler sur les fronts Est, Nord-Est et Nord du Paraguay. Azara organise son équipe de collaborateurs et participe aux négociations avec les contreparties portugaises pour accorder les modalités et le calendrier de travail. Il entreprend deux voyages : le premier, sur la rive nord du Río de la Plata en allant de Montevideo à Chuy et puis au Río Grande de San Pedro, dans le territoire de l'actuelle République de l'Uruguay ; le deuxième, lorsqu'il quitte Buenos Aires pour se rendre à Asunción. Il remonte la rive occidentale du fleuve Paraná et puis celle du Paraguay. Le 9 février 1783 Azara s'installe à Asunción. Une deuxième étape commence alors qui durera treize ans. Azara et ses collaborateurs entament les travaux de démarcation sur la frontière brésilienne. Ils multiplient les expéditions et les voyages vers l'intérieur du pays en visitant les missions désertées et les villages les plus éloignés. La mission d'Azara ne devait pas s'étendre au-delà de cinq ou six ans. Or la stratégie diplomatique portugaise veut que ses commissaires diffèrent autant que possible l'aboutissement des travaux de démarcation de façon à repousser l'entrée en vigueur d'un traité qui les obligerait à abandonner les positions acquises sur les sources du fleuve Paraguay et sur l'embouchure du Río de la Plata. Azara est piégé au Paraguay : les commissaires portugais ne se rendent pas aux points désignés et l'administration espagnole ne peut se permettre de retirer ses commissaires au risque de conforter les intentions portugaises. Tout en avançant dans les tâches qui lui ont été confiées, Azara élargit son champ d'action. Il décide notamment d'approfondir ses recherches dans l'histoire naturelle et dans l'histoire civile et politique du pays. Cette deuxième étape se caractérise par un travail de recherche et de description géographique, historique et naturelle des provinces qu'il visite. Ce seront des années dures, marquées par l'impasse des travaux de démarcation et par la détérioration de ses relations avec les autorités coloniales du Paraguay. Azara quitte Asunción en 1796 pour regagner Buenos Aires où il restera jusqu'en 1801, date de son retour en Europe. Cette troisième étape est aussi la plus connue de son séjour américain. Pendant cinq ans, il mettra au profit des autorités coloniales locales sa connaissance approfondie de la région. À Buenos Aires, Azara est sollicité à plusieurs reprises par le Vice-roi. L'imminence d'une guerre avec le Portugal et le regain des hostilités anglaises obligent les autorités à réévaluer l'efficacité du dispositif défensif couvrant la frontière Est de la vice-royauté et les positions espagnoles sur la rive septentrionale du Río de la Plata. Azara dirige cette opération qui lui fournit l'occasion de parcourir à nouveau la région comprise entre Buenos Aires et le Paraguay. Le travail d'Azara se borne fondamentalement aux prélèvements cartographiques nécessaires à une défense adéquate des positions espagnoles. Dans les années qui précèdent son départ définitif pour l'Espagne, Azara conduit encore une dernière mission qui concerne cette fois les territoires situés au nord du Río de la Plata, entre le fleuve Uruguay et l'Atlantique. L'échec des négociations portant sur le tracé de la frontière brésilienne et la belligérance croissante des puissances européennes décident l'Espagne à renforcer ses positions sur ladite bande orientale (actuelle République Orientale de l'Uruguay). Azara est désigné pour diriger la fondation de San Gabriel de Batoví. En 1801, lorsque Azara se trouve encore à Batoví, l'ordre est donné à Madrid pour qu'il regagne l'Espagne.

Méry.¹ Ce naturaliste, qui s'était fait connaître par ses descriptions des parties espagnole et française de Saint-Domingue, avait reçu le manuscrit des mains du frère de Félix de Azara. Effectivement, une copie du manuscrit des *Quadrupèdes* lui avait été envoyée par Azara lui-même, en 1798, lorsqu'il se trouvait encore en Amérique. Cependant, le manuscrit étant incomplet, Azara avait demandé qu'il ne soit pas encore publié.² Une fois en Europe, Azara travaille sur une deuxième édition des *Quadrupèdes* qui paraîtra, corrigée et complétée, en espagnol, à Madrid, en 1802.³ Elle est dédiée à son frère et nous reviendrons plus tard sur le texte de cette dédicace. Les travaux d'Azara sur les quadrupèdes du Paraguay sont assez mal connus : ils contiennent pourtant des observations notables portant sur l'introduction des quadrupèdes européens en Amérique. Ses observations au sujet de la reproduction des vaches et des chevaux à l'état sauvage sont particulièrement intéressantes et ceci avec les conséquences ethnologiques, économiques et sociologiques que l'on sait.

Au moment où paraissent les *Quadrupèdes*, Azara donne à un imprimeur de Madrid le manuscrit d'un deuxième ouvrage, dédié aussi à son frère et portant cette fois-ci sur les oiseaux du Paraguay. Il paraîtra, en trois volumes, entre 1802 et 1805.⁴ La traduction de cet ouvrage sera incluse par Walckenaer dans l'édition française des *Voyages*. L'édition espagnole des *Oiseaux* aura un succès médiocre. Dans la correspondance que Walckenaer publie en annexe des *Voyages*, Azara signale : « *Cet ouvrage va être publié ici [Espagne] sans tarder. Je ne m'attends pas à le voir estimé dans ce pays-ci, où le goût pour les sciences et surtout pour l'histoire naturelle est absolument mis de côté* », de façon que « *si j'ai le bonheur de le voir accueillir par la nation française, qui seule peut décider du mérite des produits de mes travaux, je n'ai plus rien à espérer* »⁵.

1. F. DE AZARA [1796], *Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la Province du Paraguay*, Paris, 1801.

2. En Amérique, Azara offre une deuxième copie de son manuscrit au naturaliste espagnol Antonio de Pineda y Ramírez qui se rendait à Guayaquil pour rejoindre l'expédition géographique de Malaspina. Le biographe Castellanos de Losada signale que Pineda y Ramírez aurait eu occasion de connaître quelques écrits d'Azara à Buenos Aires et qu'il aurait demandé à Azara de lui envoyer une copie de ceux-ci afin de mieux les étudier (B.S CASTELLANOS DE LOSADA, « Estudio preliminar », in : F. de Azara, *Descripción del Paraguay y del Río de la Plata*, Madrid, 1847). Azara aurait envoyé cette copie à Lima, où faisait escale l'expédition géographique. Une troisième copie du manuscrit est envoyée par Azara à Madrid au traducteur espagnol de l'œuvre de Buffon, Clavijo y Fajardo. Il faut donc au moins compter trois manuscrits de l'œuvre d'Azara sur les quadrupèdes en train de circuler en Europe au début du XIX^e siècle.

Selon Álvarez López, Azara aurait averti son frère de ne pas faire publier ce manuscrit, le temps d'inclure les nouvelles observations qu'il ferait à l'occasion d'un nouveau voyage à l'intérieur du pays. E. ÁLVAREZ LÓPEZ, *Félix de Azara*, Madrid, 1935.

3. F. DE AZARA, *Apuntamientos para la historia natural de los cuadrúpedos del Paraguay y del Río de la Plata*, Madrid, 1802.

4. F. DE AZARA, *Apuntamientos para la historia natural de los pájaros del Paraguay y del Río de la Plata*, Madrid, 1802/05.

5. Voir lettre n° 3, infra p. lxxvii. Le faible succès de l'édition espagnole des *Oiseaux* peut-être expliqué par des raisons simples. Dans ses *Oiseaux*, Azara décrit quatre cent quarante huit espèces d'oiseaux du Paraguay ; malheureusement, durant son séjour en Amérique, il n'a pu produire, ni se faire produire aucune gravure des oiseaux dont il s'occupe. L'édition espagnole des *Oiseaux* ne contient donc aucune illustration. Ce défaut est assez grave dès que l'on compare l'édition aux autres ouvrages d'ornithologie disponibles à l'époque, par exemple à ceux de Buffon. Mais aussi, ces oiseaux qu'il décrit sans fournir aucune image ne sont classifiés selon aucun des systèmes de classification que les naturalistes du XVIII^e ont mis au point. Il ne respecte pas les nomenclatures formelles de Linné, ni les classifications naturelles de Buffon, mais organise ses matériaux en fonction d'une classification qu'il a lui même mise au point au Paraguay et qui rend, pour des raisons évidentes, la lecture de l'ouvrage extrêmement difficile. Il s'agit donc d'une description exclusivement écrite de quatre cent quarante huit oiseaux et dont la classification ne permettait pas l'insertion de la collection à •••

Nous approchons des circonstances où l'édition des *Voyages* se décide. Azara séjourne à Paris entre 1802 et 1804. Il est accueilli par son frère, ambassadeur en France, qu'il avait eu l'occasion de voir pour la dernière fois à Barcelone, trente ans auparavant¹. Or, l'on ne sait que trop peu des circonstances, des activités et des interlocuteurs qu'Azara eût en France. Les biographes s'accordent pour signaler qu'il fut présenté par son frère aux milieux intellectuels organisés autour du Muséum d'histoire naturelle et qu'il put ainsi confronter et compléter ses connaissances avec les collections et les fonds dont disposait l'institution. Cependant nous serions en droit de suspecter ce cadre trop purement scientifique que les biographes s'efforcent de dépeindre. Il paraît difficile de croire que la présence d'un officier espagnol, qui détient entre ses mains la cartographie la plus détaillée qu'il existe sur ces provinces éloignées et qui connaît directement la situation des positions espagnoles sur le Río de la Plata, n'ait pu susciter qu'indifférence aux yeux des autorités françaises, et ceci, au moment même où la France napoléonienne se trouve fortement engagée dans la région et participe au dispositif défensif que la Couronne espagnole a déployé autour de Buenos Aires, et qui tombera avec la prise de la ville par les Anglais en 1806 puis par celle de Montevideo en 1807. Or, nous avons cet indice fort heureux : à la demande de Bonaparte, Azara aurait rédigé un rapport concernant le projet du Comte de Liniers sur la création d'un pôle de colonisation français sur la Bande Orientale (Uruguay).² Azara connaît fort bien le problème de la toujours difficile frontière américaine entre le Portugal et l'Espagne, lors de ses dernières années passées en Amérique, il s'est penché personnellement sur le dossier de la

••• l'intérieur du corpus ornithologique qui lui était contemporain. Ce sont là des raisons suffisantes pour que l'œuvre, dans son édition espagnole, n'ait pas connu un grand succès et pour qu'Azara veuille produire une deuxième édition, française cette fois, en s'aidant des matériaux et des planches dont dispose le Muséum d'histoire naturelle. Pour plus d'informations sur la méthode qu'utilise Azara dans ses classifications ornithologiques voir J. FERNÁNDEZ PÉREZ, « Estudio preliminar », in : F. de Azara, *Apuntamientos para la Historia Natural de los Pájaros del Paraguay y del Río de la Plata*, Madrid, 1992.

1. Walckenaer qui connaît personnellement le diplomate espagnol signale qu'il serait mort le 26 janvier de 1803 et il s'appuie, en plus de sa connaissance directe des faits, sur « une vie de son frère le chevalier de Azara que son auteur, M. de Bourgoing, a eu la bonté de me transmettre ». Il s'agit de la *Notice historique sur le chevalier Don Joseph Nicolas d'Azara, Aragonais, ambassadeur d'Espagne à Paris, mort dans cette ville le 5 pluviôse an XII* (Paris, 1804). Or d'après le titre de l'ouvrage, José Nicolás de Azara serait mort le 5 pluviôse de l'an XII, c'est-à-dire, le 26 janvier 1804. On sait que Félix de Azara est parti de France après la mort de son frère et cette contradiction nous fait hésiter entre un séjour de un ou de deux ans (1802-1803 ? ; 1802-1804 ?). C. ALFAGEME ORTELLS & ALT. (*Félix de Azara, ingeniero y naturalista del siglo XVIII*, Huesca, 1987) et ÁLVAREZ LÓPEZ (*op. cit.*, 1935) suivent la date établie par Walckenaer qui est celle de 1803. CASTELLANOS DE LOSADA (*op. cit.*, 1847) (qui s'appuie sur les informations qui lui ont été transmises par le neveu de Félix de Azara) ainsi que la notice que J.F. MICHAUD inclut dans sa *Biographie universelle ancienne et moderne* (Paris, 1854) (et qui prend certainement pour base la notice de Bourgoing) penchent pour la date de 1804. Il nous paraît qu'il faudrait garder la date de 1804 et supposer une erreur typographique dans la notice de Walckenaer qui aurait induit l'erreur répétée des commentateurs ultérieurs. D'une part, un séjour d'un an est trop court pour les activités qu'entreprend Félix de Azara à Paris. D'autre, J.C. GONZÁLEZ publie l'extrait d'une lettre datée à Paris le 27 février 1804 où Félix de Azara signale les précautions qu'il doit prendre pour protéger les documents de son frère récemment défunt. Une telle lettre n'aurait aucun sens si celui-ci était mort treize mois plus tôt mais elle prend tout son sens si la mort du diplomate est survenue en janvier 1804, un mois avant qu'Azara ne rédige cette lettre. Cf. J.C. GONZÁLEZ [1943a], « Mitre y Azara », in : F. de Azara, *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1943.

2. J.C. GONZÁLEZ [1943b], « Apuntes bio-bibliográficos de don Félix de Azara », in : F. de Azara, *Memoria sobre el estado rural del Río de la Plata y otros informes*, Buenos Aires, 1943, p. lxxxii. González prend comme source A. FUGIER, *Napoléon et l'Espagne*, Paris, 1930, vol. I, p. 251.

Bande Orientale où il dirigea la création de la colonie de Batovi. Il est vraisemblable qu'Azara ait soutenu l'idée d'y créer un État tampon (un protectorat français ?) pour retenir l'avancée portugaise et différer la frontière entre les deux empires. Quoi qu'il en soit, la mort de son frère d'abord, l'invasion de l'Espagne par Napoléon ensuite, et l'effondrement de l'empire colonial espagnol enfin ont définitivement enterré ce projet.

Azara reste un militaire et un fonctionnaire de l'État espagnol, dans la plupart de ses écrits – mais c'est justement là un aspect qui sera banni lors de l'édition française – la question des stratégies d'occupation et de consolidation des positions espagnoles au Río de la Plata est une préoccupation permanente. À Paris, c'est justement avec un militaire qu'il se lie d'une amitié féconde. Charles Athanase Walckenaer (1771-1852), âgé de 32 ans, travaille alors sur la traduction de la *Géographie moderne* de Pinkerton¹ et sur celle des voyages en Afrique de Barrow. L'œuvre de Walckenaer est prolifique et elle ne fait que commencer : vingt ans plus tard, il entamera l'édition du mémorable recueil de voyages et d'explorations en soixante volumes, qui commencera à être publié à Paris en 1826, cinq ans après qu'il ait fondé la Société de géographie de Paris.² Les deux hommes participent d'un même univers biographique. Inspecteur général des transports militaires, puis ingénieur en Ponts et Chaussées de l'École polytechnique, Walckenaer, tout comme Azara, fait aussi partie des corps d'ingénieurs militaires issus du XVIII^e siècle.³ Mais il y a aussi l'intérêt intellectuel que ces hommes se portent mutuellement. En dehors de ses travaux en géographie, Walckenaer travaille depuis quelque temps sur des problèmes d'entomologie dont il publie un volume en 1802,⁴ ce qui lui permet de participer aux débats scientifiques de l'époque. Peut-être plus intéressant, il a publié en 1798 un traité d'anthropologie et il participe à la très polémique Société des Observateurs de l'Homme tout comme Cuvier, Lacépède, Gérando, Jussieu ou Bougainville.⁵ Ceci n'a peut-être aucune importance, mais, puisque les biographes omettent systématiquement cet aspect – qui par ailleurs nous paraît plutôt évident –, on risquera de le consigner très brièvement ici : dans son *Essai sur l'Histoire de l'espèce humaine*⁶ Walckenaer développe le problème de la pensée analogique comme source et méthode de connaissance historique et anthropologique. Or, on sait qu'il s'agit là d'un motif cher à une certaine tradition intellectuelle maçonnique. Moreau de Saint-Méry, à qui José Nicolás

1. J. PINKERTON, *Modern geography*, Philadelphia, 1804 ; trad. fr. : *Géographie moderne*, Paris, 1804.

2. Seuls seront publiés les premiers vingt-et-un volumes des soixante prévus. Ch. A. WALCKENAER (éd.), *Histoire générale des voyages*, Paris, 1826/31.

3. Si après l'arrivée des Bourbons en Espagne, l'influence française se fait sentir de façon générale sur les armées espagnoles, les corps d'ingénieurs constituent à cet égard un cas exemplaire. Par ailleurs, poursuivi par le tribunal révolutionnaire, c'est vers l'Espagne que Walckenaer tente de s'échapper avant de revenir, en clandestinité, vivre à Paris. Cf. L.-G. MICHAUD, *op. cit.*, 1856.

4. Cf. Ch. WALCKENAER, *Faune parisienne : Insectes ou histoire abrégée des insectes des environs de Paris, classés d'après le système de Fabricius, précédée d'un discours sur les insectes en général pour servir d'introduction à l'étude de l'entomologie*, Paris, 1802.

5. Pour suivre la participation de Walckenaer aux activités de la Société nous nous référons à l'étude prosopographique de J.-L. CHAPPEY, *La Société des observateurs de l'homme, 1799-1804*, Paris, 2002. Pour la polémique autour de la lecture que fit de la Société l'école française de Broca et la reprise critique du problème, voir J. COPANS & J. FAMIN (éds.), *Aux origines de l'Anthropologie française*, Paris, 1978.

6. Ch. WALCKENAER, *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, Paris, 1798.

de Azara a remis le manuscrit des *Quadrupèdes* était franc-maçon ; le Tchèque Thaddäus Haenke, auteur de l'*Histoire de Cochabamba* qu'Azara a incluse dans l'édition de ses *Voyages* l'était également, ainsi que Pedro Cerviño, ami personnel et assistant d'Azara en Amérique. Ceci permettrait de lire avec des nouveaux éléments le différend qu'oppose Azara aux jésuites du Paraguay, mais surtout et plus important, ceci nous permet de rejoindre le problème prosopographique des circuits et des réseaux qui ont permis la diffusion et la production d'un imaginaire libéral et laïc dans le Río de la Plata du XVIII^e siècle.

Dans son « Avertissement de l'éditeur », Walckenaer signale : « Il [Azara] m'honora de son amitié : non seulement il eut la bonté de me prêter tous ses manuscrits et de me permettre d'en prendre des extraits, mais il me donna un calque de sa carte générale sur lequel il se donna la peine de fixer lui-même l'emplacement et le nom de tous les peuples sauvages qu'il avait visités », avant d'ajouter : « je réservais ces précieux matériaux pour ma propre instruction, sans me permettre d'en faire aucun autre usage, lorsque, deux ans après, M. Dentu, qui publie aujourd'hui les *Voyages de M. de Azara*, m'en remit le manuscrit. Il en était devenu propriétaire par suite de circonstances qu'il est inutile de développer. Il m'invita à en diriger l'édition. Je reconnus que ce manuscrit était le même que celui qui m'avait été prêté par M. de Azara. Il l'avait fait traduire sous ses yeux, d'après son original espagnol. Son illustre frère, alors ambassadeur d'Espagne en France, l'avait revu et corrigé ». ¹ Au sujet des « circonstances qu'il est inutile de développer », Azara ajoute : « cet arrangement est nouveau pour moi, car la personne à qui j'ai confié mon manuscrit ne m'a point écrit à ce sujet ». ² Comme la correspondance entre Walckenaer et Azara s'est interrompue définitivement quelques années avant la parution des *Voyages*, « c'est avec un sentiment pénible, écrit Walckenaer, que je me vois aujourd'hui forcé de livrer à l'impression ces mêmes pages, que j'avais eu tant de plaisir à tracer ». ³ En effet, tout le système, tout l'appareillage qui soutenait cette édition des *Voyages* se fracture lorsque Napoléon envahit l'Espagne, quelques mois avant la parution de l'ouvrage. Double fracture : parce que le lien entre la France et l'Espagne qui est à la base de cette édition devient insupportable et parce que, dans le même mouvement, l'invasion précipite l'éclatement de l'empire colonial espagnol. Azara offre ses services au général Palafox pour lutter contre les armées françaises mais, âgé de plus de soixante ans, il doit se contenter de contribuer financièrement aux opérations de résistance. Quand Ferdinand VII reprend finalement le contrôle de la monarchie espagnole, en 1814, Azara se retire définitivement dans sa maison familiale pour continuer à travailler sur ses manuscrits et pour aider à la reconstruction de sa province natale, décimée par les années de guerre. Aucun indice, aucune trace ne nous permettent de croire à une reprise de ses communications avec les milieux intellectuels français.

Nous savons, cependant, qu'il y a au moins deux copies du manuscrit qui circulent à Paris : celle de Walckenaer et celle que s'est procurée Dentu. Constatons que M. Dentu n'est point un inconnu de Walckenaer, puisqu'il a déjà publié, et continuera de le faire, plusieurs de ses ouvrages. Mais il y a aussi, et voici que le problème se complique, ce

1. Ch. WALCKENAER, « Avertissement de l'éditeur », in : F. de Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale*, Paris, 1809, voir *infra* p. xv.

2. Voir Lettre n° 4, *infra* p. lxxvii.

3. Ch. WALCKENAER, « Notice », in : F. de Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale*, Paris, 1809, *infra* p. lxxiii.

troisième manuscrit, que Moreau de Saint-Méry a commencé à traduire, au sujet duquel Azara signale : « Il [M.S.-M.] parle d'une autre description historique, physique, politique et géographique de la province du Paraguay, qu'il avait commencé à traduire, mais vous n'en devez faire aucun cas, parce qu'elle est contenue dans celle qu'on va publier ». ¹ Il faut croire que le manuscrit dont dispose Moreau de Saint-Méry fut envoyé par Azara à son frère en 1798, avec celui des *Quadrupèdes* que le même Moreau de Saint-Méry fit publier. En tout cas, la réponse d'Azara convient parfaitement à Walckenaer : nul autre texte n'existe et l'édition des *Voyages* sera ainsi l'ultime et définitive édition des écrits de Félix de Azara.

Or nous savons aussi que, pour l'édition française, le titre de l'ouvrage est transposé. Moreau de Saint-Méry travaille sur le manuscrit d'une « description historique, physique, politique et géographique de la province du Paraguay ». Mais une *Description* n'est pas la même chose qu'un *Voyage* et le Paraguay n'est pas la même chose que l'Amérique méridionale. Qui décide dans cette affaire ? Dentu, l'éditeur commercial ? Cuvier, le commentateur ? Walckenaer, l'éditeur scientifique ? Azara, l'auteur ? Quoi qu'il en soit, ce geste intègre le travail d'Azara à un corpus précis : du *Voyage historique de l'Amérique méridionale* de Jorge Juan et Antonio de Ulloa, ² au *Voyage dans l'Amérique méridionale* d'Alcides d'Orbigny, ³ en passant par le *Voyage dans l'Amérique méridionale* de Louise Bachelet, ⁴ mais aussi par le *Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique* de Barrow ⁵ ou encore par le *Voyage dans l'Italie méridionale* de Fulchiron, ⁶ etc., la *Description* d'Azara se voit ainsi inscrite à l'intérieur d'un dispositif plus vaste, à la fois pédagogique et épistémologique, politique et symbolique. Et ceci n'est pas sans conséquences, car, si une *Description* fonctionne par effacement et suspension du sujet d'écriture, un *Voyage*, au contraire, se construit par la mise en scène du sujet sensuel et concret qui écrit et qui raconte, à son retour, l'expérience de ce qu'il a vu, de ce qu'il a connu et de ce qu'il a senti lors de son séjour dans ces régions lointaines. De façon telle, que si Azara entame son écriture en décidant une omission – « Je passerai entièrement sous silence les dépenses, les peines, les dangers, les obstacles, et même les persécutions que m'a fait éprouver la jalousie, parce que toutes ces choses ne peuvent ajouter aucun prix à mon ouvrage, ni intéresser personne » –, ⁷ la « Notice » de Walckenaer fonctionne par restitution du corps de Félix de Azara, par restitution du corps concret et sensuel de Félix de Azara qui se voit ainsi exposé au lecteur et qui fournit la condition de lisibilité des *Voyages* :

Les sentiments d'amitié que M. de Azara avait conçus pour quelques-uns des compagnons de ses travaux étaient d'autant plus forts, que son genre de vie, ses continuelles occupations et les femmes qu'il avait devant les yeux contribuaient à écarter de lui cet autre

1. Je souligne, voir *infra*, Lettre n° 6, p. lxxix.

2. J. JUAN & A. DE ULLOA, *Relación histórica del viaje a la América Meridional*, Madrid, 1748 ; trad. fr. : *Voyage historique de l'Amérique méridionale*, Amsterdam & Leipzig, 1752.

3. A.D. D'ORBIGNY, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, Paris & Strasbourg, 1835/47.

4. L. BACHELET, *Phalanstère du Brésil : Voyage dans l'Amérique méridionale*, Paris, 1842.

5. J. BARROW, *An account of travels into the interior of Southern Africa*, London, 1801 ; trad. fr. : *Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique*, Paris, 1801.

6. J.-C. FULCHIRON, *Voyage dans l'Italie méridionale*, Lyon & Paris, 1840/42.

7. Je souligne. Voir *infra* p. 3.

sentiment qui naît et s'accroît par l'oisiveté et la mollesse, auquel l'illusion et les prestiges sont des aliments nécessaires : cependant né sous un climat brûlant, plein de force, de vigueur et de santé, dans cet âge où le sang circule en bouillonnant dans les veines, élevé dans les camps, pouvait-il avoir la puissance et même la volonté de vaincre cette impulsion qui entraîne un sexe vers l'autre ? Non sans doute, mais parfaitement instruit du caractère et de la manière de vivre des femmes de ces contrées, il esquiva, autant qu'il le pouvait, les Indiennes chrétiennes et préférait à toute autre les mulâtresses un peu claires.¹

Et encore,

La hardiesse d'un matelot qui lui ôta la balle avec un couteau, le rappela à la vie mais il souffrit des douleurs inouïes, parce qu'on fut obligé de lui enlever le tiers d'une côte. Cette blessure fut cinq ans sans se fermer : elle se rouvrit encore cinq ans après, tandis qu'il était en Amérique et il en sortit un autre morceau de côte.²

Ainsi le secrétaire dévoile-t-il les sécrétions du corps de l'auteur. S'en suit une description de ses habitudes alimentaires, une autre sur sa façon de voyager, une troisième sur sa façon de dormir... Double opération qui s'engage simultanément sur le corps d'Azara et sur le corpus de cette écriture en lui instituant une résidence – ce *Voyage*, ce retour, ces régions lointaines et méridionales – et une expérience – ces femmes, ces blessures, ces déserts – dont la *Description* faisait l'économie, car l'auteur d'une description ne réside nulle part, ni ne revient, ni n'est parti, puisqu'il se veut – à la façon d'un trapèze ou d'un millimètre – transcendantal et universel. Double opération qui s'exerce à la fois sur le titre et sur le titulaire, sur l'écriture et sur l'auteur des *Voyages*. Cette opération est encore redoublée par la mise en scène de cette image fondatrice, à laquelle Azara croit lui-même devoir participer, et dans laquelle, dans l'esthétique qu'elle ouvre, Walckenaer inscrit l'édition qu'il dirige. Cette scène, cette illusion, cette image organisent la lecture européenne des *Voyages* :

J'ai passé les vingt meilleures années de ma vie aux extrémités de la terre, oublié de mes amis, sans livres, sans aucun écrit raisonnable, continuellement occupé à voyager dans des déserts ou dans d'immenses et épouvantables forêts, sans presque aucune société que celles des oiseaux, de l'air et des animaux sauvages. J'ai écrit leur histoire.³

Walckenaer traduit et reproduit ce paragraphe dans la « Notice » qui sert d'introduction aux *Voyages*. En fait, la « Notice » de Walckenaer revient à plusieurs reprises sur cette image qui paraît ainsi entièrement gouverner le texte. En comparant la renommée d'Azara à celle, plus célèbre, de Humboldt, Walckenaer insiste à nouveau :

1. Ch. WALCKENAER, « Notice », voir *infra* p. lxvi.

2. *Ibidem*, *infra* p. lxii.

3. Dédicace, à son frère José Nicolás, des *Apuntamientos para la historia natural de los cuadrípedos del Paraguay y del Río de la Plata*. Nous conservons la traduction de Walckenaer. Toutefois, la rédaction originelle nous paraît plus frappante : « *He pasado los veinte mejores años de mi vida en el último rincón de la tierra, olvidado aun de mis amigos, sin libros ni trato racional, y viajando continuamente por desiertos y bosques inmensos y espantosos, comunicando con las aves y fieras. De esas pues he escrito la Historia* ». AZARA, *op. cit.*, 1802.

Oublié dans des déserts, étranger aux progrès rapides des sciences naturelles, sans aucune communication avec le monde civilisé, de Azara avait entrepris et terminé la description et la délimitation, d'un pays de plus de cinq cents lieues de long, sur trois cents lieues de large ; il avait observé l'homme sauvage avec plus de soin qu'on ne l'avait fait avant lui ; il avait seul, sans le secours des observations, des collections et des livres, fait faire des progrès immenses aux deux parties les plus importantes de l'histoire naturelle des animaux, celle des quadrupèdes et celle des oiseaux...¹

Azara aurait donc écrit sa géographie « *au milieu des déserts* » et « *sans autre société que celle des animaux* », sans pouvoir « *traiter rationnellement* » avec personne et sans aucun livre, sauf une traduction de Buffon qu'il aurait acquise à Buenos Aires. Inconnu des milieux européens, piégé pendant vingt ans injustement dans ces solitudes, victime de l'incompréhension et des intrigues des administrateurs et des diplomates, Azara aurait écrit : seul. Ce ne serait là qu'une question de circonstances si cette image ne servait qu'à épargner l'ignorance d'Azara en ce qui concerne les débats scientifiques qui lui étaient contemporains.² Mais elle sert aussi à garantir la neutralité d'une écriture qui sera alors, et pour la première fois, dévoilée au lecteur européen à l'image des « *déserts* » et des « *forêts épouvantables* » qu'Azara aurait, à son tour, été le premier à décrire. Ce geste fait disparaître toutes les tensions, tous les enjeux, toutes les contradictions au sein desquels et par rapport auxquels travaille l'écriture d'Azara en leur substituant un « *désert* » et une région « *sans aucune communication avec le monde civilisé* ». Cette image, l'image de cette scène, a été largement reprise par les commentateurs ultérieurs de l'œuvre d'Azara à tel point que « *The Myth of the isolated Genius in Spanish Science* » a fini par faire son chemin.³

1. Et plus loin, toujours dans la « Notice » : « *Dans ces vastes et désertes contrées coupées par des fleuves, des lacs et des forêts, habitées presque uniquement par des peuples sauvages et féroces, on juge sans peine ce qu'il dut lui en coûter de fatigues et de travaux, pour se livrer aux opérations délicates que nécessitait le but qu'il s'était proposé d'atteindre* ». Cf *infra* p. lxiv.

2. Au sujet de l'ignorance, par Azara, des classifications et des argumentations du canon biologiste de l'époque, Walckenaer, mais il n'est pas le seul, argumente qu'Azara « *au milieu de ces déserts* » n'a pu consulter qu'un seul livre de Buffon. Or, après la confiscation de toutes les bibliothèques jésuitiques, il est difficile de croire qu'à la fin du XVIII^e siècle, à Buenos Aires, Azara n'ait pu consulter qu'un seul livre. Quoi qu'il en soit, González signale qu'Azara a eu l'occasion à Buenos Aires de connaître l'*Histoire naturelle* de Buffon sous la traduction de Joseph Clavijo y Fajardo. J. Fernández Pérez constate que la traduction de Clavijo et Fajardo apparaît entre 1785 et 1805, de sorte qu'il aurait été impossible à Azara de la consulter en entier. En dehors de cette traduction, Azara a pu connaître en Amérique les originaux en français de quelques œuvres de Buffon. Ce fut son ami Pedro Cerviño qui lui montra ces volumes. Toujours d'après Fernández Pérez, il s'agirait de l'*Histoire naturelle, générale et particulière*, avec description du cabinet du Roy par Buffon et d'Abenton ou du *Supplément à l'Histoire naturelle* de Buffon. En tout cas, quand Azara signale que, à Buenos Aires, « *mon ami Pedro Cerviño me prêta l'Histoire naturelle des Oiseaux, en 18 volumes, imprimés à Paris, en 1770* », il se réfère très certainement à l'*Histoire naturelle des Oiseaux* écrite par Buffon, Guéneau de Montbeillard et l'abbé Bexon ; les six volumes postérieurs ne contenant que les gravures. En conséquence, Azara a pu connaître, avant son retour en Europe, en ce qui concerne Buffon, a) les premiers volumes de la traduction de Clavijo y Fajardo ; b) l'*Histoire naturelle des Oiseaux* et c) l'*Histoire naturelle, générale et particulière*. Une fois en France, il eut accès à l'ensemble des collections et des catalogues du Muséum d'histoire naturelle.

3. T.F. GLICK & D.M. QUINLAN, « The Myth of the Isolated Genius in Spanish Science », in : *Journal of the History of Biology*, Cambridge [Mass.], 1975, vol. VIII, n° 1. B.G. BEDDALL revient à deux reprises sur la thèse de Glick (« Un naturalista original », in : *Journal of the History of Biology*, Cambridge [Mass.], 1975, vol. VIII, n° 1 ; « The Isolated Spanish Genius », in : *Journal of the History of Biology*, Cambridge [Mass.], 1983, vol. XVI, n° 2). En général, et ce n'est pas un accident, ce sont ceux qui s'intéressent à Azara en tant que naturaliste qui insistent, avec le moins de précautions, sur l'image du génie solitaire en train d'écrire dans l'abandon du monde : E. ÁLVAREZ LÓPEZ (« Ensayo acerca de las •••

Cette scène, cette illusion, ce mythe sont au centre de l'esthétique et de la symbolique sur lesquelles se construisent les *Voyages*. Pendant les décennies qui suivent, toute la géométrie éditoriale d'Azara est subsidiaire de cette édition : l'image se dédoublera et se multipliera en suivant les différents vecteurs de traduction de l'œuvre, voire de réédition de ses traductions. Mais il n'en est rien.

L'EXERCICE D'UNE GÉOGRAPHIE. TROIS SOURCES POUR FÉLIX DE AZARA

Si exacte et pertinente qu'elle soit dans ses descriptions, l'écriture d'Azara ne participe pas du théâtre américain en tant que simple témoin. Avant qu'elle ne puisse, à son retour, être racontée, cette écriture, en premier lieu, est partie en Amérique pour s'exercer. Il y a en elle une politique et un programme intellectuel en cours qui ne sauraient être réduits à la neutralité apparente des descriptions géographiques et des argumentaires rationalistes, ni à la pédagogie simple d'un récit de voyage. Et ceci, parce qu'au XVIII^e siècle, ces descriptions et ces arguments – la géographie même – ont une force subversive et réformatrice qu'il importe de ne pas perdre de vue. Azara reste, avant tout, un fonctionnaire des Bourbons d'Espagne, un commissaire de la Couronne, un intellectuel engagé dans l'esprit des réformes que la monarchie met en œuvre au sein de l'appareil administratif et politique de l'Empire. La cartographie d'Azara est issue des corps d'ingénieurs créés sous Charles III ; sa pensée économique est en filiation directe avec celle des sociétés économiques qui se sont multipliées dans la péninsule sous l'influence de Campomanes, Ward ou Floridablanca ; sa sensibilité politique est celle des ministres libéraux qui entreprirent la modernisation centralisatrice de l'État espagnol. La géographie d'Azara s'inscrit à l'intérieur d'une politique et d'un programme plus large de quantification des ressources, de planification des nouvelles stratégies de peuplement, de redressement des activités productives et commerciales, de défense du territoire et de réorganisation rationnelle de ses administrations. Sans renoncer à son originalité, l'œuvre d'Azara participe d'un programme de travail économique, politique et militaire qui le relie à l'esprit d'une époque, à celui des premières générations d'ingénieurs militaires, laïcs et rationalistes du XVIII^e siècle espagnol. Il ne s'agit donc pas, dans les *Voyages*, simplement d'une description, mais d'un discours qui s'exerce en tant que description, c'est-à-dire, d'un système de positions et de propositions, d'une intelligence en jeu, d'une écriture engagée au sein d'un système de forces qu'il nous faudrait ici rendre visible.

*** ideas biológicas de Azara », in : *Boletín de la Real Sociedad Española de Historia Natural*, Madrid, 1933, vol. VIII ; « Félix de Azara precursor de Darwin », in : *Revista de Occidente*, Madrid, 1934, n° 43 ; *Félix de Azara*, Madrid, 1935), mais aussi, M. LUCENA GIRALDO & A. BARRUECO RODRÍGUEZ (« Estudio preliminar », in : F. de Azara, *Escritos fronterizos*, Madrid, 1994). On remarquera deux exceptions notables : celle d'E. CAMPAL (*Azara y su legado al Uruguay*, Montevideo, 1969) et celle de J.C. GONZÁLEZ (*op. cit.*, 1943b). Il faudrait également signaler, puisque la question nous paraît importante, qu'il s'agit, dans ces deux derniers cas, de commentateurs latino-américains.

Trois grandes filiations informent le travail de Félix de Azara et il conviendrait de les consigner de façon très générale. La première, en tant que Capitaine de Frégate, le relie aux enjeux que suppose, au XVIII^e siècle, le développement de la cartographie américaine. La deuxième, en tant qu'ingénieur militaire, l'inscrit dans l'esprit des réformes des Bourbons. Une troisième filiation, à la fois politique et économique, renvoie à sa participation dans la Société économique aragonaise d'amis du pays.

Tout le long du XVIII^e siècle, l'Espagne essaiera de rattraper le retard qu'elle a cumulé dans la cartographie américaine. En effet, l'arrivée des Bourbons à la couronne espagnole a bouleversé la donne géopolitique européenne et a mis les possessions espagnoles en Amérique, pour la première fois, sous la menace directe des puissances concurrentes. Soixante-six ans avant la parution des *Voyages*, Richard Walter compilait et publiait à Londres les documents, les journaux et les notes qui composent *A Voyage round the world*, de George Anson.¹ L'ouvrage constitue un des plus grands événements éditoriaux du XVIII^e siècle. Plus important encore, l'expédition dirigée par Anson marque un véritable tournant dans l'histoire militaire des Océans. À la tête d'une escadre importante, il devait contourner le Cap Horn et remonter la côte occidentale de l'Amérique : les instructions d'Anson étaient d'attaquer le flanc pacifique de l'isthme centraméricain en coordination avec la flotte anglaise qui était détachée dans les Caraïbes et qui menait le siège de Cartagena. L'offensive anglaise échoue : Cartagena résiste et Anson revient en Angleterre avec un seul bateau et cinq pour cent des effectifs qu'il comptait au départ. Il revient aussi avec une cartographie détaillée des côtes américaines et avec un savoir et une expérience qui s'avèreront décisifs pour le futur essor du pouvoir naval anglais. Or, si l'Espagne avait réussi à mobiliser opportunément les moyens nécessaires à la défense de ses possessions lors de l'assaut britannique de 1740, vingt ans plus tard, lorsque se prépare la deuxième offensive, la situation va être toute autre. En 1762, la flotte anglaise qui se dirigeait vers l'Amérique comptait deux cents bateaux et était forte de vingt mille hommes. Lorsqu'elle prit La Havane, l'Espagne était touchée au cœur même de son appareil militaire et administratif en Amérique. Il était désormais évident que sans une transformation à la fois quantitative et qualitative de l'organisation administrative et du système défensif américains, l'Espagne ne pourrait garder trop longtemps l'exclusivité du commerce avec les Amériques, ni l'intégralité de ses possessions effectives sur le continent.

Lorsque l'armée anglaise songeait, au XVIII^e siècle, à faire converger simultanément, sur un point stratégique, des forces militaires déployées sur deux océans et sur deux hémisphères différents, en l'absence de moyens globaux de communication et d'une cartographie précise des côtes, avec des vecteurs et des facteurs de circonstances extrêmement imprévisibles et sur des distances qui obligeaient les vaisseaux à se maintenir sans communication pendant des mois de traversée maritime, elle était en train de réussir une véritable prouesse technique et technologique. La course technico-militaire

1. G. ANSON [1743], *A Voyage round the World in the years MDCCXL, I, II, III, IV*, London, 1748 ; trad. fr. : *Voyage autour du monde fait dans les années 1740, 1, 2, 3, 4*, Amsterdam & Leipzig, 1749.

entre les puissances européennes était déjà lancée dès la fin du XVII^e siècle avec la création des observatoires astronomiques et avec l'essor des techniques de géodésie et de trigonométrie, ainsi qu'avec le perfectionnement des chantiers navals et des instruments de navigation. Ce sont précisément les Anglais, cinq ans avant la deuxième grande offensive qui aboutira à la prise de La Havane, qui réussissent ce prodige cartographique et militaire : le calcul exact des longitudes par transport, sur des distances transocéaniques, de l'heure du méridien de référence (Greenwich). La maîtrise du temps constituait la condition nécessaire pour tout calcul d'une simultanéité et pour toute coordination des forces dès qu'il s'agit d'organiser leurs mouvements dans un espace désormais planétaire. On voit très bien, dans ce contexte, l'importance stratégique renouvelée qu'adoptent les sciences cartographiques et astronomiques.

Or, dans ces domaines, l'Espagne avait cumulé un retard trop important vis-à-vis de ses concurrents, au point que la flotte espagnole était dépendante de la cartographie produite ailleurs en Europe. Cependant, l'arrivée des Bourbons à la Couronne et le rapprochement qui s'ensuivit avec la France, allait permettre à l'Espagne de compter avec un puissant allié pour récupérer le terrain perdu. Ainsi, deux Espagnols – Jorge Juan et Antonio Ulloa – embarquent avec l'expédition géodésique dirigée par La Condamine qui se rendait au Pérou. Le voyage fut d'une fécondité scientifique exceptionnelle (en témoignent les différents rapports, récits et descriptions publiés par les participants à l'expédition), mais, en outre, il permit à Juan et à Ulloa de constater sur le terrain l'énorme insuffisance des cartographies américaines dont disposait l'Espagne. Question particulièrement grave face aux progrès de la cartographie anglaise. Sur demande du gouvernement, Juan et Ulloa rédigent les très alarmantes *Noticias secretas de América sobre el estado naval, militar y político* qui furent présentées au roi et aux principaux ministres. Les mesures ne se sont pas faites attendre. Jorge Juan, devenu conseiller scientifique et naval du puissant Marquis de la Ensenada, est à l'origine du projet du Real Observatorio astronómico de Cádiz qui fut dirigé par Louis Godin, un des participants à l'expédition de La Condamine. La question était cependant plus complexe : en perdant les Flandres, l'Espagne avait aussi perdu les ateliers de gravure qui auraient pu imprimer les cartes dont elle avait besoin. Le gouvernement décide d'envoyer à Paris une équipe de jeunes apprentis pour qu'ils apprennent le métier. Ils travaillent sous la direction de M. d'Anville, géographe du roi¹ : nous retrouvons leurs traces dans la « Notice » de Walckenaer. De même, la restructuration des académies militaires et particulièrement de celles de l'armée de mer ou l'acquisition de nouveaux instruments de géodésie et de navigation, constituent des mesures qui visent à combler le retard espagnol en la matière. Le développement des cartographies espagnoles fut confié en priorité à deux corps institutionnels : la marine, d'une part, qui était la seule institution capable d'effectuer les relevés nécessaires à une telle entreprise, et les corps d'ingénieurs militaires, d'autre part, qui jouaient un rôle primordial dans la construction des

1. H. CAPEL SÁEZ, « Geografía y cartografía », in : M.A. Sellés, J.L. Peset & A. Lafuente (comps.), *Carlos III y la ciencia de la Ilustración*, Madrid, 1987.

fortifications et dans la triangulation des terres intérieures. Le quatrième volume des *Ordenanzas* sur l'organisation de l'armée de terre édictées par Charles III, contient les *Ordenanzas de S.M. para el servicio del Cuerpo de Ingenieros en guarnición y campaña* où sont définis le statut et l'organisation des corps d'ingénieurs militaires. Formés en 1711, reformés par les *Ordenanzas* de 1726, puis par celles, déjà mentionnées, de 1768, les corps d'ingénieurs se sont développés sous une forte influence française. Ce sont là des questions importantes : en effet, c'est de ces corps d'ingénieurs qu'est issu Félix de Azara qui recevra, en outre, le grade de Capitaine de Frégate au moment même où il se rend en Amérique. En tant que capitaine de marine et ingénieur des armées de terre, Azara participe à l'avant-garde du dispositif technique et institutionnel que l'État espagnol venait de mettre en place pour se munir d'un appareil cartographique à la hauteur des nouveaux enjeux américains.

Il y a encore une troisième filiation qu'il nous faudrait signaler afin de mieux comprendre le contexte où vient s'inscrire le travail d'Azara. Si le développement de la cartographie maritime correspond à l'évolution de la situation technique et militaire, pour ce qui est des terres intérieures, les arguments et les raisons, les sources et l'inscription sociale et institutionnelle du savoir géographique seront tout autres. Tout comme ses colonies américaines, l'Espagne du début du XVIII^e siècle traverse une crise économique profonde qui tient fondamentalement à la très basse productivité des terres agricoles et au déclin du commerce américain. Or, un des principaux objectifs du programme de réformes qui sera engagé tout au long du siècle est celui de redresser la situation économique de la monarchie. En termes généraux, ce projet politique se fonde sur trois axes : la libéralisation relative des flux commerciaux à l'intérieur de la péninsule et entre celle-ci et l'Amérique ; la réorganisation du système administratif et fiscal sur l'ensemble de ses territoires ; enfin, une série de transformations dans la politique agricole qui visent à redynamiser la productivité des terres. Il s'agit là d'un programme rationnel, libéral et centralisateur, inspiré des thèses physiocrates et qui doit transformer globalement la structuration de l'appareil productif et économique espagnol. La discussion, en ce qui concerne la question agraire, est engagée par les principaux ministres de l'État espagnol et fondamentalement par l'influent Campomanes, auteur de plusieurs rapports et traités sur le problème. Son projet de repeuplement et de redressement économique de la Sierra Morena devient un paradigme : repeuplement des régions désertes, distribution des terres en friche à de petits propriétaires, subventions étatiques pour le développement des exploitations, rééquilibrage des activités d'élevage et de celles d'agriculture, libéralisation des marchés pour la circulation de la production. L'ensemble de ces réformes heurtait les intérêts des grands propriétaires fonciers et, en premier lieu, ceux de l'Église. Une bonne partie du clergé s'insurgea contre le programme des nouveaux administrateurs. Il ne serait peut-être pas vain de rappeler que Campomanes fut l'un des principaux acteurs politiques dans la crise qui aboutit à l'expulsion des jésuites des territoires espagnols. Quoi qu'il en soit, ces réformes nécessitaient une connaissance approfondie des terres, de leurs ressources et de leurs habitants, de leurs potentialités et de leurs qualités, de leur étendue et de

leurs accidents géographiques, question toute à fait indispensable à la réorganisation des structures de propriété et du système fiscal, ainsi qu'à la planification des stratégies de redressement économique des différentes régions. Connaissance à la fois quantitative et historique, cartographique et descriptive des différents pays de l'Empire. Ainsi, la géographie constituait ce savoir et cette science qui accompagnent le projet rationnel et libéral des réformes entamées sous les Bourbons d'Espagne. La première carte moderne de l'Espagne, les différents « Voyages » – notamment les *Cartas del viaje a Asturias* (1782-1794) de Gaspar Melchor Jovellanos –¹ et l'imposante *Introducción a la historia natural y a la geografía física de España* de l'Irlandais William Bowles² constituent les exemples les plus frappants³. Question toute aussi significative, cette géographie devait jouer un rôle de premier ordre dans la production d'une nouvelle symbolique du territoire et dans la formation des élites intellectuelles libérales. Cette géographie servait aussi à produire une pédagogie de l'État, de son territoire et de ses habitants. Ainsi, parallèlement au savoir géographique, se développent, dès 1765, les *Sociedades Económicas de Amigos del País*. Elles devaient permettre l'encouragement des activités économiques (industrie, commerce, élevage, agriculture) tout en servant comme structures de médiation et de concertation entre les différents acteurs locaux (clercs, nobles, commerçants, autorités administratives, etc.) Leur création et leur développement furent largement soutenus par des ministres comme Campomanes ou, plus tard, Floridablanca. Ces Sociétés, imprégnées de l'imaginaire de l'illustration et de celui des physiocrates, furent un important vecteur de diffusion des nouvelles idées politiques et économiques et elles se répandirent dans les différentes provinces de la péninsule. La géographie et les Descriptions, mais aussi le voyage constituaient des instruments privilégiés de leur programme pédagogique puisqu'ils devaient permettre d'informer les esprits et d'élargir les horizons culturels et intellectuels de ses membres. En 1776, Azara revenait en Espagne après avoir participé au désastreux débarquement de l'armée de Charles III sur les côtes nord-africaines. Alger avait résisté à l'assaut et les troupes espagnoles avaient subi des pertes importantes. Azara, nous le savons, y avait été grièvement blessé. Avant cette campagne, il avait dirigé, en tant qu'ingénieur délinéateur, les travaux hydrauliques sur les rives du Jarama et du Henares, ainsi que la réparation

1. G.M. JOVELLANOS [1782/94], *Cartas del viaje a Asturias*, Gijón, 1981.

2. W. BOWLES, *Introducción a la historia natural y a la geografía física de España*, Madrid, 1775.

3. En général, les biographes d'Azara, et Walckenaer en premier lieu, ont insisté sur l'importance émotionnelle du lien qui le relie à son frère Nicolás de Azara, ambassadeur d'Espagne en France à l'époque où sont publiés les *Voyages*. Nonobstant, deux faits nous permettent de mieux comprendre cette relation dans sa dimension intellectuelle. Premièrement, c'est justement José Nicolás de Azara (1731-1804) qui fut le premier traducteur de l'*Introducción a la historia natural y a la geografía física de España* écrite sous commande du Roi d'Espagne par le naturaliste irlandais William Bowles. L'œuvre traduite fut publiée à deux reprises (1775, 1782). Il faisait ainsi une contribution majeure au développement de la géographie en Espagne. Deuxièmement, il participa de très près, en tant que secrétaire de José Morino – futur Comte de Floridablanca – aux tractations qui aboutirent à l'expulsion des jésuites de l'Espagne, ainsi qu'à la mission diplomatique qui se rendit à Rome pour négocier la suppression définitive de la Compagnie. Plus tard, en tant qu'ambassadeur d'Espagne à Rome, « *quoi qu'il n'aimât pas les Jésuites, et qu'il eût contribué à leur suppression, plusieurs membres distingués de cet ordre [...] entretenirent avec lui des relations d'amitié, et eurent part à ses bienfaits* ». On peut au moins supposer que la relation entre les deux frères était un peu plus qu'émotionnelle. L.-G. MICHAUD, *op. cit.*, 1854.

et la reconstruction de la forteresse de Majorque. Dès son retour d'Alger, il obtient le grade de Capitaine d'infanterie. Cette même année de 1776, il est introduit à la Real Sociedad Económica Aragonesa de Amigos del País à laquelle tout paraît indiquer qu'il y participa avec assiduité.¹

Quelques faits nous permettent à présent de cerner, même d'une façon très générale, les principaux traits qui caractérisent l'esprit et le contexte intellectuel et institutionnel où vient s'inscrire le travail d'Azara. Le XVIII^e siècle est marqué par des changements dans les équilibres politiques européens, dans la nature et la composition des forces des enjeux militaires et maritimes, dans la conception et la structuration du système défensif américain, dans l'organisation territoriale des administrations, dans l'articulation interne des différents centres et sous-centres du pouvoir colonial en Amérique et dans la réglementation et dans la dynamique des flux commerciaux. Ces transformations auront, entre autres, deux conséquences qu'il nous importe de retenir : l'urgent besoin pour la couronne espagnole d'entamer un programme cohérent, général et structuré visant à avoir une connaissance plus exacte des qualités et des quantités économiques, géographiques, naturelles et sociodémographiques de ses provinces et notamment – mais non exclusivement – de celles de l'Amérique ; et, deuxièmement, l'ouverture de l'Amérique aux géographes, aux explorateurs et aux académies européennes non ibériques qui jusqu'alors avaient été maintenues dans une ignorance relative des affaires américaines. Question particulièrement nette pour ce qui est des académies françaises qui jouirent, pendant tout le siècle, des liens renforcés que l'Espagne entretenait avec la France. Deux circonstances qui aboutiront à une prolifération, pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, des travaux en géographie et en sciences naturelles concernant l'Amérique et qui se prolongeront tout le long du XIX^e siècle. Or, ces savoirs et ces connaissances, cette pensée géographique qui s'agence dans les milieux libéraux et éclairés de la fin du siècle, doivent être compris dans le cadre d'un mouvement plus vaste, à la fois économique et politique, institutionnel et symbolique de transformation et de réforme de l'appareil colonial dans son ensemble.

UNE ANTHROPOLOGIE POST-JÉSUIE

C'est dans ce contexte que l'argumentaire de Félix de Azara doit être inscrit. Le travail d'Azara constitue l'envers productif, positif, du programme qui décida du départ de la Compagnie de Jésus des territoires sous administration espagnole. Ces deux événements – le départ des jésuites, l'arrivée d'Azara – constituent en quelque sorte deux

1. La pensée économique d'Azara est très influencée par les écrits qui circulaient dans les Sociétés économiques et la démonstration a été fournie par Campal (*op. cit.*, 1969). La famille d'Azara occupait, sous les Bourbons, des fonctions importantes dans l'administration aragonaise et il nous paraît vraisemblable qu'ils aient eu un rôle de premier ordre dans le développement local de la Société. Trente ans plus tard, dès son retour de l'Amérique, Azara reprend le contact avec la Société pour laquelle il rédige un certain nombre de rapports. Voir par exemple F. DE AZARA, *Reflexiones económico-políticas sobre el estado del reino de Aragón en 1818*, manuscrit, Madrid.

gestes d'une même opération, deux moments d'un même mouvement, d'une même transformation dans la politique coloniale espagnole en Amérique. Azara n'est pas un voyageur, ni un explorateur, ni même un naturaliste. S'il est détaché en Amérique, c'est, en premier lieu, pour travailler à la démarcation de la frontière entre le Brésil et les possessions espagnoles. Or, cette frontière dont il doit s'occuper est déjà, en elle-même, le signe d'une transformation. Ce n'est pas une frontière, mais la notion même de frontière, son avènement moderne, sa définition actuelle qui sont ici en jeu. Depuis le traité de Tordesillas, la frontière coloniale entre les deux empires ibériques était organisée à partir de la médiation vaticane. En ce sens aussi, pour cette partie de l'Amérique, à partir du XVII^e siècle, la frontière hispano-brésilienne se constituait à partir de la médiation qu'assurait le dispositif jésuite. Qu'il s'agisse des frontières intérieures ou extérieures de l'Empire, de celles qui organisaient la relation coloniale avec les nations indigènes libres ou de celles qui délimitaient la souveraineté espagnole face aux puissances concurrentes, le dispositif jésuite, sous contrôle de la hiérarchie vaticane, jouait un rôle de premier ordre. Poser cette frontière comme le résultat d'un accord souverain entre les deux monarchies supposait simultanément un recul de l'autorité vaticane sur les affaires américaines et une mise en question du statut que le dispositif missionnaire jésuite avait jusqu'alors.

Le front missionnaire jésuite correspond approximativement à la frontière hispano-lusitane. Les implantations jésuites retiennent l'avancée des lignes de pénétration coloniale portugaise. Le grand déploiement missionnaire jésuite a été amorcé en 1604, avec la création de la province jésuite du Paraguay. Au début du XVIII^e siècle, les positions jésuites sont très solidement établies et ceci en raison de l'indépendance économique, militaire et politique dont jouit la Compagnie. Indépendance économique d'abord, puisque les Jésuites détiennent dans les missions une masse démographique productive considérable qui est exempte du régime d'encomienda, c'est-à-dire du travail forcé dans les établissements espagnols. Indépendance militaire, ensuite, puisque pour assurer la défense des positions espagnoles face aux attaques des Paulistas portugais, la Couronne a accordé aux jésuites le droit d'organiser des milices avec les Indiens réduits dans leurs missions. Indépendance politique, enfin, puisque sous contrôle de la hiérarchie vaticane, les établissements jésuites jouissent d'importantes marges de manœuvre face aux autorités coloniales.

Or, l'essor des établissements de la Compagnie nourrit l'hostilité et la méfiance des autorités coloniales. Les Jésuites jouent à contre-temps. Leur situation reste vulnérable sur un point essentiel : l'isolement géographique des établissements. Dès le début du XVIII^e siècle, les Jésuites s'empressent de relier entre elles les différentes provinces. L'unification du front missionnaire de Maynas, de Mojos, de Chiquitos, du Paraguay, du Paraná et de l'Uruguay aurait permis aux jésuites d'assurer leur contrôle sur une immense bande de terre allant de l'embouchure atlantique du système hydrographique du Plata jusqu'aux sources de l'Amazonie sur les contreforts andins du Pérou. Aussi, on peut interpréter en ce sens l'offensive jésuite sur le Grand Chaco, les essais d'implantation dans la province des Itatines au Paraguay septentrional et les missions fondées

entre Moxos et Chiquitos (mais aussi celle de Nahuelhuapi devant permettre de relier le front Pacifique et Atlantique). Or l'unification du front missionnaire posait de nouveaux défis aux jésuites. Les populations à soumettre ne se trouvaient pas sous la pression du front de colonisation et, en conséquence, n'étaient pas pressées de gagner l'espace réductionnel. Il s'agissait, en outre, de populations non agricoles et non sédentarisées, linguistiquement et politiquement fragmentaires. Les Jésuites déploieront donc tous les moyens à leur disposition : la première moitié du XVIII^e siècle est ainsi d'une énorme fécondité en ce qui concerne les descriptions géographiques et cartographiques, les technologies missionnaires, les vocabulaires et les grammaires indigènes devant soutenir les efforts d'évangélisation.

On arrive donc à l'antécédent immédiat du travail de Félix de Azara : le traité de frontières entre l'Espagne et le Portugal de 1750. Dans l'immédiat, le traité cherchait à résoudre les conflits produits par la présence portugaise sur le Río de la Plata. Les Portugais s'engageaient à abandonner la colonie de Sacramento, face à Buenos Aires, et à limiter leurs avancées sur les plaines proches des sources du fleuve Paraguay. Ce traité menaçait la position jésuite sur deux niveaux. Localement, d'abord, puisqu'ils devaient renoncer aux sept fameuses missions qui se trouvaient dans le territoire que l'Espagne rétrocédait au Portugal. Plus généralement, ensuite, parce qu'ils voient contestée sa fonction concrète de médiateurs des dynamiques frontalières entre les deux puissances. Piégés dans la logique des événements, les Jésuites lèvent une armée indigène qui s'oppose à l'application du traité de limites et tient tête aux armées coloniales portugaises et espagnoles. Quelques années plus tard, le Portugal décide l'expulsion des jésuites de ses territoires, et en 1767, l'Espagne de Charles III fait de même. Aussi, la Couronne espagnole renonce au traité de 1750 et engage les négociations devant aboutir au traité de 1777, qui prévoit les travaux de démarcation dont Azara doit diriger l'exécution sur le front paraguayen. Cette frontière sur laquelle travaille Azara est ainsi étroitement liée à la situation des établissements jésuites et au conflit qui provoqua leur expulsion des provinces du Río de la Plata.

Les *Voyages dans l'Amérique méridionale* sont entièrement concernés par le problème de cette frontière et donc, dans un même mouvement, par le différend qui, à ce sujet, s'installe entre Azara et les Jésuites. On pourrait suivre les pistes, les signes, les indices de ce différend dans chacune des argumentations d'Azara. Nulle ne saurait être si représentative que celle qui traite des nations indigènes du Paraguay. L'argument avec lequel Azara ouvre son chapitre sur les Indiens Sauvages justifierait à lui seul la réédition des *Voyages dans l'Amérique méridionale*. Cet argument, dressé contre le dispositif d'évangélisation jésuite, maintient intacts encore aujourd'hui, au sein même des travaux disciplinaires sur la région, sa puissance et son actualité. Mais aussi, cet argument rend visible une ligne de fracture, un point d'infléchissement, une faille qui traverse la compréhension coloniale du fait indigène et qui annonce l'avènement, vers la fin du XVIII^e siècle, d'une nouvelle intelligence et d'une nouvelle formulation du problème des frontières intérieures de l'empire espagnol. Cet argument indique le seuil d'émergence, en Amérique coloniale, d'une anthropologie post-jésuite :

Les ecclésiastiques en ont ajouté une autre, en disant que ces peuples avaient une religion. *Persuadés qu'il était impossible aux hommes de vivre sans en avoir une bonne ou mauvaise*, et voyant quelques figures dessinées ou gravées sur les pipes, les arcs, les bâtons et les poteries des Indiens, ils se figurèrent à l'instant que c'étaient leurs idoles, et ils les brûlèrent. Ces peuples emploient encore aujourd'hui les mêmes figures ; *mais ils ne le font que par amusement, car ils n'ont aucune religion.*¹

Très beau raisonnement que celui d'Azara, parce qu'il s'attaque à la proposition qui préside et sert de condition à tout geste évangélisteur : celle qui pose, d'entrée de jeu, la religiosité innée des peuples indiens, leur nécessité de religion. Celle qui est à la base, aussi, d'une représentation du monde indigène axée sur l'image d'une sacralité permanente et sévère, craintive et sur-ritualisée, lourde d'interdits et de tabous et dont toute inscription, toute esthétique, toute écriture, ne seraient que l'expression toujours collective d'une détermination mythique, communautaire et transcendante. Très beau raisonnement, donc, parce que l'athéisme n'étant plus une exception spécifique et propre à l'Europe des lumières, et en ce sens un trait distinctif de sa civilisation, de son progrès ou de sa déchéance, il devient au contraire, pour ainsi dire, une condition parfaitement habituelle, banale, initiale, commune aux sociétés amérindiennes. On l'a dit, l'argumentation d'Azara se construit premièrement contre la compréhension jésuite du monde indien.

Car, non seulement les Jésuites avaient construit et organisé au Paraguay dès le XVII^e siècle un imposant système de missions qui liait les forêts orientales avec les plaines de Chiquitos, les contreforts andins de Tucumán avec les rives du Paraná ou encore avec les dernières positions dans la frontière australe de la Pampa, mais ils avaient aussi construit et produit un appareil théorique et politique de représentation et de compréhension des dynamiques ethniques de la région. Il y a une théorie jésuite du fait indigène comme il y a une pensée jésuite du fait colonial. C'est à cette pensée, aux institutions qui en découlent, aux stratégies qu'elle suppose, que s'attaque Félix de Azara. Le différend qui l'oppose aux jésuites ne doit pas, en ce sens, être réduit à sa dimension purement théorique. S'il discute leurs observations ethnographiques, s'il réfute leur anthropologie, s'il conteste leur imaginaire et leurs argumentaires c'est avant tout parce qu'ils sont à la base d'un programme précis de gestion des frontières indiennes du Paraguay. Programme par rapport auquel l'argumentation d'Azara constitue un infléchissement, un dépassement, une rupture. Détaché en Amérique par les mêmes ministres qui ont décidé le bannissement de la Compagnie de Jésus, Azara fournit le programme et l'anthropologie, l'analyse et l'argumentation qui accompagnent et complètent le plan économique, politique, militaire et social des nouvelles orientations coloniales de l'Espagne des Bourbons. Il convient d'insister sur ce fait : cette discussion est avant tout concrète et opérationnelle, elle vise un champ précis, elle procède tactiquement, elle ne perd jamais de vue les enjeux stratégiques, économiques et militaires qui structurent la discussion sur les nations indigènes du Paraguay et du Río de la Plata. La contre-argumentation qu'Azara déploie au sujet des agriculteurs guana est, à ce titre, exemplaire :

1. Je souligne. *Infra* p. 144.

Ils ne connaissent non plus ni égards, ni récompenses, ni châtements, ni lois obligatoires, ni religion. Mais comme ils fréquentent beaucoup les Espagnols, et que ceux-ci leur parlent de christianisme, et de récompenses, et de peines à venir, leur réponse la plus ordinaire, lorsqu'on leur fait des questions à cet égard, est de dire qu'il y a un principe ou une chose matérielle et corporelle, qui est on ne sait où, et qui récompense les bons et punit les méchants. [...] Je dis que le petit nombre de ces sauvages qui s'expriment ainsi, ont tiré le fonds de ces idées des Espagnols, parce qu'il n'y a pas un seul Guana qui adore la divinité ou qui la reconnaisse, soit extérieurement, soit intérieurement.¹

En effet, les Jésuites avaient insisté sur le caractère exceptionnellement pieux des groupes Guana. Ces populations avaient été soumises par les Mbaya-Guaycuru et leur agriculture excédentaire constituait un des principaux supports de la machine guerrière de ces derniers. Or, sur le front nord du Paraguay, les chevaliers Mbaya-Guaycuru livrent une guerre permanente aux armées coloniales, terrorisent les foyers de peuplement occidentaux et empêchent les missions jésuites paraguayennes de communiquer avec celles, plus septentrionales, de Santa Cruz et de Chiquitos en Bolivie. À l'échec militaire des troupes espagnoles face aux Mbaya, il faut ajouter cette difficulté politique : nul groupe du Chaco n'acceptera de se retourner contre les Mbaya, en faveur des Espagnols, si ceux-ci ne démontrent en premier leur supériorité militaire et leur capacité effective à défendre leurs éventuels alliés des représailles guaycuru. Le prestige guerrier des Mbaya-Guaycuru parmi les autres nations de la région est devenu une arme aussi effective que leurs troupes de chevaliers². Ainsi, dès la fin du XVII^e siècle, l'évangélisation et la réduction des groupes Guana est un objectif prioritaire pour la consolidation du dispositif missionnaire, militaire et colonial qui devait précisément assurer le contrôle et le relais entre les centres coloniaux du Paraguay et ceux de Santa Cruz de la Sierra. D'une part, en réduisant les Guana, c'est l'économie de guerre des Mbaya qui est visée, d'autre part, en les arrachant au contrôle des Mbaya, c'est l'hégémonie et le prestige de ceux-ci qui est affaibli. Or pour justifier la guerre contre les Mbaya et préparer l'évangélisation des Guana, les Jésuites doivent d'abord poser théoriquement cette différence :

L'infanticide, pratique barbare et inhumaine d'autres nations, et la polygamie, source féconde de troubles et de malheurs là où elle est pratiquée, n'existent pas parmi les Guana, et ce qui est encore plus surprenant, l'ivresse, vice partagé des sauvages du Chaco, n'est point admise non plus. [...] À la tête de chaque village il y a un Cacique qui gouverne d'une si excellente manière que jamais nul inconvenient ne vient troubler la paix et l'harmonie dans laquelle ils vivent.³

Les observations d'Azara démentent celles des jésuites. Elles effacent l'exception Guana et réduisent la différence qui les sépare des groupes Guaycuru. Or, on voit bien

1. *Infra* p. 172.

2. Une analyse du problème sous trois angles – ou traditions – différents : l'*Historia de um país inexistente. O Pantanal entre os séculos XVI e XVIII*, de Maria da Fátima Costa, publié à Sao Paulo en 1999 ; l'incontournable *Die Reiterstämme des Gran Chaco*, écrit par Helmut Schindler et publié à Berlin en 1983 ; et le plus récent *The Chaco Mission Frontier*, de James Schiffield Saeger, publié à Tucson en 2000.

3. J. JOLIS, *Saggio sulla Storia naturale della Provincia del Gran Chaco*, Faenza, 1789, p. 513.

qu'il ne s'agit pas simplement pour Azara de discuter le détail ethnographique des populations Guana, mais également de désamorcer un dispositif à la fois théorique et stratégique sur lequel repose une lecture et une politique de gestion de la frontière nord du Paraguay. Ainsi, Azara ne se contente pas de contester chacune des caractéristiques qui faisaient la réputation jésuite des Guana (absence d'infanticide, absence d'alcool, religiosité des pratiques culturelles, harmonie et bonne gouvernance des groupes, monogamie, propension à la paix, etc.), mais encore, il s'attaque à la nature même du lien que les relie aux troupes Mbaya-Guaycuru :

À l'époque de la première arrivée des Espagnols, les Guanas allaient, comme aujourd'hui, se réunir en troupes aux Mbayas, pour leur obéir, et les servir, et cultiver leur terres, sans aucun salaire. De là vient que les Mbayas les appellent toujours leurs esclaves. Il est vrai que cet esclavage est bien doux, parce que le Guana s'y soumet volontairement, et qu'il y renonce quand bon lui semble. Outre cela, leurs maîtres leur donnent bien peu d'ordres ; ils n'emploient jamais un ton impérieux, ni obligatoire, et ils partagent tout avec les Guanas, même les plaisirs charnels, parce que le Mbaya n'est point jaloux.¹

Les Guana ne sont donc pas si différents des autres groupes de la région et leur soumission aux Mbaya n'est pas aussi pénible que voulaient le croire les Jésuites. La stratégie frontalière consistant à isoler les groupes Guana et à casser le système de relations économiques, parentales et culturelles qu'ils avaient avec les Mbaya est désormais injustifiée. Rien ne permet alors de légitimer une stratégie différentielle (la guerre, l'évangélisation) envers ces deux groupes.

L'argumentation d'Azara n'est toutefois pas seulement négative. Cette frontière dont on parle est particulièrement importante pour lui. Azara dirige les travaux de démarcation sur la frontière nord et nord-est du Paraguay. Or, au nord, les groupes Mbayas s'interposent entre la ligne de colonisation espagnole, arrêtée sur le fleuve Jejuy, et l'avant-garde portugaise qui a réussi à gagner les rives du Paraguay et s'est installée aux alentours de Cuiabá. Espagnols et Portugais se trouvent donc séparés par le territoire sous contrôle Mbaya. Dans ce contexte, affirmer la souveraineté espagnole sur ces terres et freiner l'avancée portugaise revient nécessairement à résoudre le problème Mbaya. Azara est parfaitement conscient des difficultés que celui-ci pose : les Jésuites ont échoué dans leurs essais d'implantation en territoire Mbaya et les armées coloniales peinent à s'y imposer militairement. Si la puissance militaire espagnole s'est avérée suffisante pour soumettre les populations Guaranis, la situation est toute autre lorsqu'elle doit faire face aux groupes ayant adopté le cheval. Qu'il s'agisse des nations des plaines de l'Amérique du nord, des Chiriguano sur le Chaco occidental, des Tobas sur le Chaco méridional, ou encore des Ranqueles, Pampas et Mapuches sur les plaines argentines, il faudra attendre la deuxième moitié du XIX^e siècle pour que les armées occidentales puissent s'imposer, de façon à peu près simultanée (1870-1890), aux troupes de cavaliers indiens. Ainsi, le Chaco et le corridor Mbaya qui le relie avec le Mato Grosso apparaissent au

1. *Infra* p. 174.

XVIII^e siècle comme des problèmes insolubles : les stratégies missionnaires s'avèrent inefficaces face à des groupes non agricoles et la force militaire est impuissante face à des groupes montés. Azara le sait :

Les Indiens du Chaco ne seront jamais réduits par les moyens ecclésiastiques et de persuasion déjà essayés mil fois pendant 260 ans sans le moindre résultat. Le moyen employé par nos jésuites dans leurs trois dernières réductions, consistant à retenir les barbares avec des Indiens déjà réduits, est aussi voué à l'échec : car comme ils sont tous Guarani ou Tapes et que mil d'entre-eux ne suffisent à imposer du respect à cinquante du Chaco, qui sont d'une autre caste, d'une taille plus grande en six pouces et bien plus vigoureux et forts, un tel procédé est inutile [...]. Je l'affirme aussi de celui de la force : car au même temps que les Conquistadores, en usant de sa valeur héroïque pour fonder toutes les réductions existantes au Paraguay [...] il s'avère par expérience que les habitants de la Concepción n'ont rien put obtenir : et il faut encore moins espérer de nos jours, alors que nous sommes ignorants et paresseux face à des Indiens orgueilleux et autains, rusés, et que personne ne peut traquer, mieux montés que nous comme ils le sont, et qui se déplacent par des pays immenses avec une légèreté dont personne d'autre ne serait capable, sans dépendre de nos provisions et de nos équipages.¹

La nouveauté du raisonnement d'Azara, son originalité historique, consiste à surmonter l'alternative traditionnelle entre conquête spirituelle et conquête militaire des nations indigènes :

La seule et meilleure solution de nos jours est, à mon avis, d'établir un bon commerce et négoce avec ces barbares, de façon à ce que, de part leur propre intérêt, ils veuillent conserver la paix, comme c'est le cas aujourd'hui au Paraguay avec les Payaguas et les Guana, et à Buenos Aires, avec les Pampas.²

Le centre du problème est ainsi déplacé et l'enjeu fondamental est dès lors d'ordre économique. Propres à la deuxième moitié du XVIII^e siècle, cette nouvelle conception et cette nouvelle intelligence du fait colonial posent en d'autres termes le problème de l'organisation des relations ethniques et sociales à l'intérieur de l'espace américain. Les frontières intérieures ne doivent plus être confirmées par l'interposition de l'agent militaire ou missionnaire, mais plutôt effacées par la libéralisation du commerce et le brassage des populations. Azara est détaché en Amérique pour décider du détail cartographique de la frontière entre le Brésil et les possessions coloniales de l'Espagne. Le travail d'Azara est entièrement occupé par le problème de cette souveraineté. Or, pour lui, celle-ci doit se produire et se construire en première instance comme un nouvel agencement économique des dynamiques coloniales. Seuls le peuplement des terres désertes, l'inclusion productive et commerciale des populations indigènes et la colonisation des zones frontalières peuvent assurer à l'Espagne le contrôle de ces territoires que les

1. F. de AZARA, FÉLIX DE [1799], « Informe al virrey Antonio Olaguer Feliú, sobre proyectos de colonizar el Chaco », in : P. De Angelis (ed.), *Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las Provincias del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1836.

2. Idem.

Portugais menacent d'annexer. Cette occupation doit être civile, métisse, massive et productive. D'où le besoin de redéfinir la nature des relations entre les différentes populations qui habitent cet espace. À l'intérieur même de sa juridiction coloniale, l'Espagne ferait donc mieux de retourner en sa faveur commercialement les populations qu'elle essayait jusqu'ici de soumettre spirituellement ou militairement : seule stratégie qui permettra à moyen terme de rendre ces populations dépendantes « de nos provisions et de nos équipages » et de consolider ainsi l'emprise étatique sur les territoires menacés.

Une nouvelle anthropologie se profile sous cette conception du problème indigène. D'une part, on l'a vu, parce que le dispositif missionnaire étant écarté, il n'est plus nécessaire d'insister sur la religiosité – et sur la nécessité de religion – des peuples indiens. D'autre part, parce que, à ce nouvel agencement économique des relations entre le monde colonial et les populations indigènes, correspond un nouveau découpage des unités et des sujets qui composent ce paysage ethnique. Une nouvelle modulation de l'espace ethnographique. On comprendra la force de cette affirmation et ce non seulement dans sa dimension méthodologique :

J'appellerai *nation*, toute réunion d'Indiens qui se regardent eux-mêmes comme formant une seule et même nation, et qui ont le même esprit, les mêmes formes, les mêmes mœurs et la même langue. Peu m'importera qu'elle se compose de peu ou de beaucoup d'individus, parce que ce n'est pas là un caractère national.¹

L'argument d'Azara est extrêmement intéressant en ceci que la définition des unités sociologiques est fondée sur l'auto-affirmation, par ses membres, d'une appartenance ou d'une filiation culturelle déterminée. Aucun critère racial, territorial ou linguistique, attribué de surcroît extérieurement, ne serait suffisant à la définition d'une nation indigène. L'ethnicité est ici construite à partir d'un critère politique et non naturel, puisque ces nations ne peuvent être définies qu'à partir de l'auto-affirmation de ses individus. Non seulement l'unité ethnique est ainsi politiquement définie, mais elle est aussi politiquement constituée : l'argumentation d'Azara ouvre la voie à une théorie de l'individualité dans les sociétés indiennes. Même si la question n'est ici que timidement entamée, il nous faudrait insister sur la nouveauté de cette formulation en plein XVIII^e siècle. On trouve ici une des clés fondamentales d'une pensée libérale qui ne se développera dans toutes ses conséquences que quelques décennies plus tard, dans l'Amérique républicaine et post-coloniale. Mais cet argument est aussi à plus d'un titre intéressant, car si Azara n'est évidemment pas le premier ni le seul à utiliser le terme de nation, dès qu'il traite ainsi du problème linguistique, « *quand je dirai que la langue d'une nation est différente de celle d'une autre, on doit entendre que cette différence est au moins aussi grande qu'entre l'anglais ou l'allemand et l'espagnol* »,² c'est toute la carte ethnographique de la région qui se voit bouleversée et simplifiée. Il faudrait considérer attentivement la quelle nominale qui s'instaure entre Azara et ses prédécesseurs jésuites. Comprendre et

1. *Infra* p. 144.

2. *Infra* p. 144.

découper l'espace indigène en fonction « des partisans d'un tel Cacique » (XVI^e s.), n'est pas la même chose que de le comprendre en fonction « des habitants de telle vallée » (XVII^e s.), ni qu'en fonction des « locuteurs d'une telle langue » (XVIII^e s.). Et en ce sens aussi les « chefferies », les « peuples », les « nations » et plus tard, une fois que les anthropologies *nationales* prendront le relais, les « tribus », puis « les ethnies », et enfin, très récemment, les « communautés » constituent des strates conceptuelles qui répondent à l'évolution d'une situation et d'une relation historiquement déterminées. En ce qui concerne la région, ces découpages et ces concepts ne sont nullement théoriques : c'est en fonction d'eux que furent structurés, réglementés et conditionnés les échanges commerciaux, l'accès aux vaches, aux armes, aux chevaux et aux métaux, les relations militaires, les relations politiques et les alliances, les dispositifs d'exploitation productive, ainsi que plus tard les vaccins, les terres, l'alphabet, etc. Or si Azara peut se révolter du fait que « dans les cartes du Chaco dressées par les Jésuites, à peine y a-t-il assez de place pour écrire le nom d'un nombre aussi considérable de nations »¹ c'est aussi parce que dans son intelligence du problème la question linguistique acquiert un tout autre statut que celui que pouvait lui assigner le dispositif missionnaire jésuite. En effet, pour celui-ci, il s'agissait surtout de spécifier linguistiquement l'action catéchiste et de multiplier les instances de médiation et de différenciation à l'intérieur de l'espace indigène. Dans l'argumentation d'Azara, au contraire, ce système de médiations doit faire place à la constitution d'un espace unitaire de circulation économique et culturelle.

L'anthropologie de Félix de Azara, trop oubliée de celles qui s'ensuivront, est généralement réduite à la condition de source historique. Vidée de son argument, on ne s'y réfère que pour retrouver, ici ou là, les données et les observations pouvant compléter le cadre ethnographique dressé par les Jésuites. Comme si ces observations, en marge de toute économie, de toute détermination, de toute implication, pouvaient être simplement superposées et réinscrites dans le corpus neutre d'une ethnographie purement descriptive. Comme si le cadre de vie social et culturel de ces nations et de ces populations, coupé de toute détermination et de toute dynamique historique, pouvait être reconstruit dans l'agrégat anachronique des descriptions prises dans l'indifférence des conditions, des raisons et des déterminations qui président à leur production. Les descriptions ethnographiques de Félix de Azara sont intéressantes à maints égards. Elle proviennent pour la plupart des cas de l'observation directe des faits. Elles décrivent un paysage bouleversé par la crise du dispositif missionnaire et, qui plus est, pour le Paraguay septentrional et pour le Chaco, tout paraît indiquer – les ethnonymes notamment – que les informateurs indigènes d'Azara étaient des Mbaya, ce qui offre un intérêt supplémentaire à ses descriptions. Or si cette anthropologie mérite d'être revisitée et réactivée, si nous tenons ici à la rééditer, c'est avant tout parce que l'argumentation qui la soutient a une spécificité et une originalité, une intentionnalité et une productivité qui la distingue des anthropologies précédentes et de celles qui se succéderont. Elle travaille dans une strate historique difficile, brève, instable, qui est celle qui

1. *Infra* p. 170-171.

suit le départ des jésuites et qui précède les constructions estato-nationales. Elle n'aura pas le temps de se déployer. Aucun agencement institutionnel ne l'accompagnera. Elle aura juste le temps d'être énoncée avant que le siècle ne nous replonge dans l'image d'un monde indien marqué par une religiosité profonde, par une propension millénariste et par une pratique ritualiste qui justifient, qui ont justifié et qui justifieront la pertinence culturelle des stratégies évangéliques. Belle anthropologie que celle d'Azara. Son argumentaire, ses idées et ses concepts, ses vecteurs et ses méthodes de travail, le programme qu'ils sous-tendent, l'esprit qui les anime, l'intelligence qui les préside, ne pouvaient s'inscrire sinon de façon polémique et contradictoire dans la scène sociale où ils interviennent. Le travail d'Azara est pris dans un champ de forces. Comme toute géographie, à la fin du XVIII^e siècle, il y a en lui une modernité qui s'annonce, une charge subversive qui œuvre, une argumentation qui se débat.

LA CARTE VOLÉE

Azara introduit les *Voyages* en se référant à une carte du Paraguay : « *Le principal objet de mes voyages, aussi longs que multipliés, était de lever la carte exacte de ces contrées* ». ¹ S'impose dès lors la description des raisons, des procédés, des dimensions et de l'intérêt de cet artefact qu'il passa plus de dix ans à construire. Cette carte constitue en quelque sorte un dispositif matriciel à partir duquel Azara organise son intelligence du pays. Une même perspective intellectuelle, les mêmes voyages, une même circonstance, les mêmes observations sont à l'origine de cette carte et de la description géographique qui nous occupe. Ils se répondent mutuellement, ils ne peuvent être pensés séparément. Cette carte constituait à l'époque un véritable événement géographique. En effet, d'une part, les différents cabinets de cartographes européens pourront enfin résoudre l'emboîtement des différents fleuves et des différentes cordillères d'une zone jusqu'ici très mal connue ; d'autre part, au Paraguay même, cette carte constituait un événement de premier ordre puisqu'elle mettait à disposition des autorités locales une représentation précise de la situation du territoire, des richesses et des populations qu'elles avaient à administrer. Azara ne devait pas simplement relever des coordonnées et des positions : il devait tracer une frontière, c'est-à-dire statuer sur le problème d'une souveraineté. Il lui fallait donc comprendre la situation des populations et des chemins, des richesses et des accidents géographiques, des villages et des peuplades, des avantages et des menaces qui structuraient ce territoire. Dans de très vastes zones du pays, ces installations n'étaient pas permanentes, mais, au contraire, en fonction des alliances et des contre-alliances que tissaient entre eux les différents acteurs concernés, ces villages étaient occupés et puis désertés, construits puis déplacés ou regroupés. Azara était donc obligé de suivre les traces de ce mouvement dans l'histoire du Paraguay. Il devait comprendre la structuration d'un espace qui résultait d'un mouvement incessant de fondations et

1. *Infra* p. 5.

de désertions, d'une succession d'avancées et de reculs, d'une superposition pas toujours cohérente de projets et de plans de colonisation maintes fois avortés, détournés ou perdus dans l'espace multiforme des forces et des acteurs en jeu. Ainsi, à ses observations géographiques, à ses prélèvements topographiques, Azara devait ajouter une recherche historique sur laquelle il travailla tout le long de son séjour américain et qu'il mena dans les archives des principales villes coloniales et des principales paroisses de la région.¹ Une même préoccupation et un même mouvement animent le travail cartographique, géographique et historique d'Azara. Or il nous faudrait insister sur ceci : la production d'une carte, d'une historiographie et d'une description précise du territoire d'un pays constitue, pour ce pays lui-même, un événement politique, économique et social de premier ordre.

En 1793, le conseil municipal de la ville d'Asunción écrivait à Azara pour lui demander de leur fournir une carte géographique du Paraguay qui devait comprendre « *la situation, l'extension, les rivières, les forêts, les lagunes, les montagnes, les villages, les villes et les lieux que contient cette vaste province* », et qui devait être extensive « *jusqu'aux réductions dites de Chiquitos* ». ² En avril de cette même année, Azara répondait au Conseil :

Une fois mes cartes à l'abri dans ce salon capitulaire ou archive, elles pourraient servir en tout siècle non seulement à rendre l'état naturelle de la province, et à le confronter avec celui qu'il aura alors, mais aussi à que le Cabildo puisse faire inscrire sur ces cartes toute nouvelle fondation ou traslation d'un village ou d'une paroisse, de même que les nouvelles rivières et pays découverts. ³

Il faudrait s'arrêter un instant sur cette correspondance. Faut-il croire que le Conseil d'Asunción ne détenait aucune carte générale du Paraguay ? On sait que les Jésuites furent expulsés du pays treize ans avant l'arrivée d'Azara et on sait aussi qu'ils produisirent une cartographie importante. ⁴ Cependant, la question n'est pas celle de savoir s'il y avait des cartes de la région antérieures à celle d'Azara, mais de savoir si le Conseil municipal de la ville d'Asunción avait ou non accès à ces cartes. Si tel était le cas, il faudrait alors expliquer l'insistance avec laquelle les membres du Conseil sollicitent Azara et la reconnaissance qu'ils lui témoignent quand il la leur offre en juin de cette même année. Sinon, il faudrait admettre que l'abondante cartographie jésuite était interdite aux notables de la ville. Cette question est tout à fait importante, car, c'est aux murs du salon principal du Conseil de la ville qu'Azara voudrait voir suspendue sa

1. « *Sans livres, je ne pus écrire grande chose sur le passé et je me suis borné à l'état naturel ; toutefois, je n'est pas omis l'origine et les transmigrations des villages, dont j'ai essayé de me renseigner à partir des documents de l'Archive de la Capitale. Malgré tout, même s'il est dans un grand désordre j'ai pu tant soit peu m'en servir* ». F. DE AZARA [1790], *Geografía física y esférica de las Provincias del Paraguay y Misiones Guaraníes*, Montevideo, 1904, Préface.

2. CABILDO DE ASUNCIÓN [1793a], « Carta a Félix de Azara : Asunción, 22 de marzo de 1793 », in : F. de Azara, *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1943.

3. F. DE AZARA, « Carta al Cabildo de Asunción, 12 de abril de 1793 », in : F. de Azara, *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*, Madrid, 1847.

4. Voir les recueils de G. FURLONG, *Cartografía jesuítica del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1936 ; et *Cartografía histórica argentina*, Buenos Aires, 1963.

carte du Paraguay. Elle serait ainsi à disposition des notables de la ville qui pourraient s'en servir, « *dans les siècles à venir* », non seulement pour comprendre « *l'état naturel de la province* » et pour « *le confronter avec celui qu'il aura alors* », mais aussi pour y inscrire les « *nouveaux fleuves et pays découverts* ». Cette même année, Azara consent à la demande qui lui est faite et offre à la ville une carte générale du Paraguay et des missions guaranis en y ajoutant une autre du fleuve Paraguay et une deuxième du fleuve Pilcomayo. Azara adjoint aux cartes une Description historique, politique et géographique du Paraguay. Ce sont donc une carte, une histoire et une description du territoire qu'Azara met à disposition de la ville. On comprendra mieux l'énorme signification de ce geste en se rapportant à la réaction du conseil municipal : par résolution de celui-ci, Azara est déclaré – et je souligne les termes – « *un des premiers républicains et compatriotes* » de la ville.¹

La suite des événements est confuse. Azara remercie l'honneur qui lui a été conféré et Walckenaer (qui traduit « *uno de los primeros republicanos y compatriotas* » par « *citoyen le plus distingué de la ville* ») nous signale que « *le gouverneur fut à un tel point irrité de cette distinction, qu'il fit enlever secrètement des archives de la cité la carte et la description de M. Azara, ainsi que le registre sur lequel était écrit son titre de citoyen* ». Le Gouverneur du Paraguay – Joaquín de Alós – intrigua et accusa Azara d'être en train de travailler dans l'intérêt des Portugais, ce qui poussa à son tour le Gouverneur de Buenos Aires à s'emparer « *de toutes les cartes et de tous les papiers de Don Félix dont il put se saisir* ». Or Azara avait pris « *la précaution de déposer entre les mains d'un moine qui avait sa confiance, la principale partie de ses ouvrages* ». ² Walckenaer explique cet incident en nous renvoyant au caractère du gouverneur (« *les vices de l'hypocrisie et de l'envie* »). De las Barras de Aragón, premier traducteur espagnol des *Voyages*, en ajoute quelques antécédents³ en insistant sur le fait que le gouverneur aurait agi ainsi parce qu'il songeait à plagier le travail d'Azara. Il s'appuie sur une lettre adressée au Roi où le gouverneur Joaquín de Alós promet de lui envoyer au plus vite une *Histoire naturelle des Oiseaux du Paraguay* et une autre sur les *Quadrupèdes du Paraguay* qu'il serait en train de préparer : ces deux ouvrages, on le sait, seront publiés par Azara, en Europe, à partir de 1801.

Cette affaire est intéressante à maints égards. Elle annonce une autre scène, une autre économie, une autre politique de l'œuvre d'Azara. Or, on ne saurait les pondérer qu'à condition de remonter le fil de ce triple effacement. Tout d'abord, celui qui transpose le titre de « *premier républicain et de compatriote* » en celui de « *citoyen distingué* ». Ensuite, celui qui explique la confiscation d'une description historique, politique et géographique en se référant au sort d'une histoire naturelle des oiseaux. Enfin, celui qui traduit en clé psychologique et morale cette affaire qui met en cause, vingt ans avant les indépendances nationales américaines, l'accès des créoles et des notables de la ville d'Asunción à une histoire, à une carte et à une description géographique de leur pays. Car à force

1. CABILDO DE ASUNCIÓN [1793b], « Carta a Félix de Azara : Asunción, 23 de septiembre de 1793 », in : F. de Azara, *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1943.

2. WALCKENAER, « Notice », *infra* p. lxx.

3. Il prend pour base les lettres qu'il inclut dans son édition (1923) des *Viajes por la América Meridional*.

de transposer ainsi les termes, des questions délicates risquent d'être mésestimées : pourquoi le titre de républicain et de compatriote doit-il être radié des archives de la ville ? Pourquoi le gouverneur a-t-il fait enlever la carte du Paraguay du salon municipal et pourquoi a-t-il empêché Azara de poursuivre ses recherches historiques en lui interdisant l'accès aux archives ? Autrement dit, pourquoi le Conseil municipal de la ville devait être maintenu dans l'ignorance de cette carte et de cette description ?

Ce ne sont pas les « vices de caractère » des autorités coloniales, ni l'animosité du gouverneur envers Azara, ni même l'essai d'usurpation de ses travaux sur les quadrupèdes et les oiseaux qui doivent attirer notre attention. La confiscation de cette carte et de cette description indique avant tout un conflit, une tension entre le conseil de la ville d'Asunción et les autorités coloniales. Elle signale une zone d'instabilité dans laquelle ce savoir géographique et cet objet cartographique viennent s'inscrire. Un enjeu, une politique, un système de forces qui travaillent et qui sous-tendent l'espace de circulation, l'inscription sociale, l'agencement institutionnel de ce savoir et de cet objet. Cette carte rendait publique une quantité d'informations qui n'étaient jusque là connues que par certains agents de la ville. Ce n'est pas une affaire banale que celle de mettre à la disposition du public l'emplacement des mines, des routes, des passages (de contrebande vers le Brésil ?), des salines, des fleuves et des missions abandonnées. Ces informations, en participant à un régime de propriété et de circulation hiérarchisé et restrictif, permettaient de soutenir une certaine structuration de l'autorité et du pouvoir. Ce sont, dès lors, une nouvelle relation au territoire, une nouvelle production et une nouvelle structuration politique de cette relation au territoire, qui sont en jeu lorsque cette carte est suspendue aux murs du salon municipal. Car nul projet national, nul projet étatique n'a pu se développer sans une symbolique et une pédagogie du territoire qui le produisent comme espace unitaire susceptible d'abriter une quelconque souveraineté, une quelconque volonté, une quelconque identité. L'essor de la cartographie américaine à partir du XVIII^e siècle est accompagné d'un ensemble de prescriptions visant à réglementer la circulation des objets cartographiques à l'intérieur de l'espace colonial. Il s'agissait non seulement d'éviter que ceux-ci tombent entre les mains des concurrents anglais ou portugais, mais aussi, dans un même mouvement, de contrôler la circulation des cartes à l'intérieur même de cet espace : il en était du pouvoir des cartes. Si *la géographie ça sert d'abord à faire la guerre*, elle fut aussi un puissant vecteur de démocratisation et de subversion de toute organisation symbolique et institutionnelle du savoir. Et du pouvoir : face à la prééminence qualitative et symbolique de la métropole coloniale, la cartographie et la géographie opposent un savoir et une conscience précise de la supériorité quantitative, économique, démographique et territoriale des colonies. En ce sens aussi, elles constituaient un instrument de gouvernement et d'administration des territoires qui devait être soustrait au contrôle des élites locales sous peine de renforcer leurs capacités de gestion des territoires colonisés.¹

1. On reprend l'argument d'Y. ÁGUILA, « Une science subversive en Nouvelle Espagne : La Géographie », in : *Espace et identité nationale en Amérique latine*, Paris, 1981.

Or, voici que le problème se complique. Que faire, en effet, de ce fonctionnaire de la couronne d'Espagne qui nous apparaît maintenant comme un des premiers républicains du Paraguay ? Que faire de cet *isolated genius* qui devient à présent un des premiers compatriotes des créoles paraguayens ? Que faire de ces déserts où sans autre compagnie que celle des oiseaux et des animaux Azara aurait écrit – seul – leur histoire naturelle ? La géographie américaine d'Azara est ainsi prise dans la charnière d'une double géométrie, d'un double système de forces, d'une double circulation. La soustraction de cette carte et de cette description marque un point de bifurcation, une ligne de fuite, une disruption dans l'économie du travail d'Azara. Une autre scène, un autre mouvement, une autre circulation s'annoncent. Deux géométries en jeu : celle qui s'organise à partir de l'édition française des *Voyages* d'une part, et, d'autre part, celle qui organise la circulation latino-américaine des arguments d'une Description géographique. Deux économies, deux géométries, deux géographies pour l'écriture d'Azara.

PREMIÈRE GÉOMÉTRIE : LA CIRCULATION DES VOYAGES

Voyons donc quelle est cette première géométrie, cette première économie éditoriale de l'œuvre d'Azara. Elle prend pour point de départ l'édition française des *Voyages* et s'organise, à partir d'elle, dans le système des lignes, des rééditions et des traductions du texte établies par Walckenaer. Du côté européen, le succès de cette édition des *Voyages* est immédiat. Un an plus tard, l'ouvrage est traduit en allemand et imprimé à deux reprises.¹ Se succèdent alors une troisième édition allemande² et deux éditions italiennes.³ Or, à côté du succès que l'œuvre trouve parmi le public français, allemand ou italien, nous voudrions insister sur l'absence d'une édition espagnole des *Voyages*. L'œuvre d'Azara sera condamnée à l'oubli par les principaux milieux intellectuels de l'Espagne du XIX^e siècle. Cette question est importante et nous ne voudrions pas laisser place aux doutes. Certains biographes et commentateurs espagnols de l'œuvre d'Azara ont voulu minimiser la situation en invoquant les honneurs, les médailles et les responsabilités qui lui auraient été offerts par la Couronne dès son retour dans la péninsule.⁴ Toutefois, il nous paraît très difficile de démentir certains faits. Sans vouloir nous arrêter à la polémique au sujet de la science espagnole, on constate, en suivant Alfageme Ortells,⁵ que, dans ses *Hétérodoxes*, le très imposant Menéndez y Pelayo ignore (ou alors, plus probablement, mais plus grave aussi, décide d'ignorer) les *Voyages* d'Azara et ne retient qu'une très brève référence aux éditions espagnoles des *Oiseaux* et des *Quadrupèdes*. Plus récemment, la très luxueuse édition de l'expédition géographique de Malaspina

1. *Reisen in Süd-Amerika, in den Jahren 1781 bis 1801*, Leipzig, 1810 ; *Reise nach Süd-Amerika, in den Jahren 1781 bis 1801*, Berlin, 1810.

2. *Reise nach Süd-Amerika, in der Jahren 1781 bis 1801*, Wien, 1811.

3. *Viaggi nell'America Meridionale, fatti da lui il 1871 e il 1801*, Milano, 1817, trad. da Gaetano Barbieri ; rééd. : Torino, 1830.

4. Notamment CASTELLANOS DE LOSADA, *op. cit.*, 1847.

5. ALFAGEME ORTELLS & ALT., *op. cit.*, 1987.

dont le premier volume est entièrement dédié aux voyageurs, géographes et naturalistes espagnols du XVIII^e siècle ne fait aucune mention à Félix de Azara.¹ S'il nous fallait encore ajouter un argument, et peut-être le plus significatif, il suffirait de signaler qu'il faudra attendre plus d'un siècle pour qu'une première édition espagnole des *Voyages* soit publiée, en 1923, à Madrid.²

Au désintérêt espagnol pour les *Voyages*, il faudrait opposer l'accueil qu'eut le volume parmi les intellectuels latino-américains. Les écrits d'Azara circulaient déjà dans les pays du bassin du Plata avant son départ pour l'Europe et continueront à le faire après l'effondrement de l'empire espagnol. Cette continuité est importante puisque la diffusion des travaux d'Azara dans la région ne peut pas, dès lors, être comprise comme une conséquence simple et immédiate de la consolidation institutionnelle, par ailleurs relative, des nouvelles républiques : contrairement à la deuxième génération de lecteurs américains d'Azara (Mitre, Barros Arana, Varela, etc.), c'est encore dans l'Amérique coloniale que la première (Rivadavia, Artigas, Belgrano, etc.) a connu les écrits de Félix de Azara. C'est justement Bernardino Rivadavia, dans son exil européen, qui se décide à traduire le travail d'Azara. En effet, comme le manuscrit en espagnol qui servit à l'édition de Walckenaer ne put être retrouvé, c'est à partir de l'édition française que l'intellectuel et ancien président argentin entame le travail. Il rencontre l'écrivain et journaliste Florencio Varela à Rio de Janeiro et lui cède la traduction déjà finie des *Voyages*. Dans la préface à cette première édition uruguayenne, Varela signale que Rivadavia le considère « *comme le meilleur ouvrage qui a été publié sur son pays ; que se soit par rapport à son histoire primitive, à ses productions et à ses atouts naturels, ainsi que par rapport aux connaissances utiles à l'agriculture et à toutes sortes d'industries. [...] Il juge d'autre part bonteux qu'une telle œuvre ne puisse être lue dans sa langue originelle qui est celle du pays dont il traite* ». ³

On constate, et ceci est significatif, que l'édition est dédiée par ses éditeurs à Carlos Antonio López, président du Paraguay, en témoignage de leur respect pour « *les idées libérales et les vues civilisatrices de son administration* » [Ibidem]. L'intérêt que réveillait l'œuvre d'Azara était important puisque trois ans plus tard, une fois cette édition épuisée, Varela se décide pour un deuxième tirage (Montevideo 1850) de la traduction de Rivadavia. Ainsi, vers 1850, on pouvait trouver dans les milieux américains les différentes éditions et les différentes traductions dont avait fait l'objet les *Voyages* d'Azara. Et même si le Chili n'était que très marginalement concerné par les descriptions de l'ouvrage, on sait que l'édition française pouvait être consultée dans la Bibliothèque nationale, à Santiago, puisque en 1854 l'Allemand W. Frick qui cherchait le col de Villarrica, dans les Andes, par lequel passait jadis le chemin entre le sud du Chili et Buenos Aires, écrivait :

1. R. CEREZO MARTÍNEZ, « Circunstancias históricas del viaje », in : R. Cerezo Martínez (ed.), *La Expedición Malaspina, 1789-1794*, Madrid & Barcelona, 1987, Présentation de la obra.

2. *Viajes por la América Meridional*, Madrid, 1923, trad. por Francisco de las Barras de Aragón, revisada y anotada por J. Dantín Cereceda.

3. F. VARELA, « Prólogo », in : F. de Azara, *Viajes por la América del Sur : Desde 1781 hasta 1801*, Montevideo, 1846, trad. por Bernardino Rivadavia

J'ai eu connaissance de ce très intéressant chemin par mon frère Ernesto, qui avait trouvé l'information dans la description des *Voyages* de don Felix de Azara, dont il possède la traduction à l'allemand de l'édition française. Craignant que la traduction n'ait changé le sens, j'ai profité d'un voyage à Santiago pour consulter l'original à la Bibliothèque Nationale...¹

Non seulement l'œuvre était consultée et lue à Santiago, mais elle était réputée par la qualité et la précision de ses observations. On pourrait multiplier les exemples – ce qui sera fait – mais ceux-ci nous suffisent déjà à signaler, en ce qui concerne l'inscription éditoriale des *Voyages*, deux caractéristiques qui nous paraissent significatives. Tout d'abord, jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, la géométrie éditoriale de l'œuvre d'Azara est simple : toutes les lignes remontent au même point et toutes les éditions, toutes les traductions, toutes les mentions faites de l'œuvre de Félix de Azara renvoient invariablement à l'édition française de Walckenaer (1809) que nous rééditons aujourd'hui. Ceci n'aurait rien de particulier, si ce n'était que cette situation changera vers la fin du siècle et que, d'autre part, on l'a vu, il y a une excentricité tout à fait significative dans le fait que les écrits géographiques d'un officier et d'un fonctionnaire aux ordres de la Couronne d'Espagne soient gouvernés par une structure éditoriale qui reste axée sur le Muséum d'histoire naturelle, à Paris. Ensuite, il faudrait remarquer la dissymétrie qui caractérise les circuits de réception et de circulation de l'œuvre d'Azara : les rééditions successives des *Voyages* en Italie, Angleterre ou Allemagne ; le désintérêt des milieux espagnols ; le succès et l'importance de ceux-ci dans les milieux latino-américains.

Or, le champ de circulation des *Voyages* est construit sur un système de failles qui met sous tension tout l'appareillage de lecture : écrits à l'intérieur du dispositif colonial, les *Voyages* ne pourront être lus que lors de son effondrement définitif ; traitant de l'espace administratif unitaire de l'Amérique espagnole, ils circuleront dans le paysage fragmenté et émietté des nouveaux États latino-américains ; publiés en France par un officier espagnol, ils ne pourront être lus qu'une fois l'invasion napoléonienne de l'Espagne accomplie, etc. Toute cette inquiétude, tout ce frémissement dans le tissu éditorial d'Azara témoignent d'une transformation dans l'inscription sociale du savoir géographique et rendent extrêmement instable l'agencement éditorial de ses travaux. En fait, au cours du siècle, progressivement, un glissement éditorial s'opère qui déplace l'image du naturaliste qui publia à Paris ses *voyages* en Amérique vers celle de l'intellectuel qui écrivit en Amérique une *description* géographique. Ce déplacement entraîne avec lui toute la structure institutionnelle qui gouverne l'œuvre (des sciences naturelles aux sciences historiques et géographiques, du Muséum d'histoire naturelle aux cercles politiques latino-américains, etc.).

Toutes ces tensions entament dès le début la géométrie éditoriale des *Voyages*. L'édition de Walckenaer est toujours au centre du dispositif éditorial. Azara est encore l'auteur d'un récit de voyages, son œuvre est celle d'un naturaliste, ses garants, ceux du Muséum

1. W. FRICK, « Informe relativo a la existencia de un camino fácil para atravesar la Cordillera de los Andes por un boquete a inmediaciones de Villarrica », in : *El Araucano*, Santiago de Chile, 4 de agosto de 1855.

d'histoire naturelle de Paris. Walckenaer nous signale très précisément que l'œuvre qu'il publie est une traduction du manuscrit en espagnol qu'Azara lui a fourni personnellement. Or, ce manuscrit demeure introuvable, et, en conséquence, toute réédition doit prendre pour base le texte établi par Walckenaer. Ce manuscrit, a-t-il disparu ? A-t-il jamais existé ? Pourquoi n'apparaît-il pas même si un tel désordre, même si une telle incohérence, même si une telle violence caractérisent le champ institutionnel et politique de cette écriture ? Et dans un tel désordre, dans une telle tension, combien de temps faudra-t-il attendre pour que la structure d'autorité qui gouverne l'édition française des *Voyages* se voit elle-même corrodée, affaiblie, dépassée ?

DEUXIÈME GÉOMÉTRIE : L'AUTRE CIRCULATION DES VOYAGES

Revenons à cette carte qui fut soustraite au Conseil de la Ville d'Asunción. Après la mort d'Azara, survenue en 1821, tous les documents et les papiers dont il était en possession furent légués à son neveu, Agustín de Azara, fils de son frère Francisco. En 1847, Agustín de Azara fait publier à Madrid le manuscrit d'une *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*¹ et il y joint cet avertissement :

Depuis qu'en 1806 mon oncle, M. Félix de Azara, eut fini d'écrire cette œuvre, pour compléter celles qu'il avait déjà publiées en 1802, sur les oiseaux et les quadrupèdes du Paraguay et du Río de la Plata, il a eu l'intention de la faire publier, dès qu'il aurait reçu de l'Asunción du Paraguay une copie de la carte qu'il avait offerte au Cabildo et de laquelle nous informe sa biographie ; copie qui était restée dans cette ville avec d'autres affaires lui appartenant, et qu'il avait demandé à maintes reprises à la personne qui les tenait sous sa garde.

Ce texte est intéressant à maints égards. Tout d'abord, parce que, d'après son neveu, Azara n'aurait jamais pu récupérer sa carte du Paraguay. Ceci a été, par ailleurs, confirmé par l'historien chilien Barros Arana qui écrivait, en 1860, à son collègue argentin Bartolomé Mitre :

[la famille Azara] se prépare à publier des mémoires nouveaux et même les cartes géographiques, c'est pourquoi ils ont demandé au Brésilien Varnaghen une copie de la carte du Paraguay qui a été déposée au Cabildo de l'Asunción [7 juin 1860].

Nous savons donc au moins ceci : premièrement, la carte dont parle Azara dans l'introduction des *Voyages* n'est pas comprise dans l'Atlas qui accompagne cette édition et Walckenaer n'y a jamais eu accès. Deuxièmement, c'est à un Brésilien que s'adresse la famille d'Azara pour récupérer cette carte et ceci quarante ans après la mort d'Azara ou, ce qui revient au même, dix ans avant la guerre argentino-brésilienne contre le Paraguay.

1. F. DE AZARA [1806], *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*, Madrid, 1847, obra póstuma, la publica su sobrino y heredero Agustín de Azara, bajo la dirección de Basilio Sebastián Castellanos de Losada.

Mais l'avertissement d'Agustín de Azara est aussi intéressant sous un autre aspect. Azara aurait travaillé sur ce manuscrit jusqu'en 1806, c'est-à-dire exactement au moment où il interrompt sa correspondance avec Walckenaer. On serait donc en droit de croire que le même manuscrit est à l'origine des deux éditions. La question n'a pas échappé aux Latino-américains. L'édition du neveu d'Azara est identifiée par Barros Arana qui signale à Mitre, dans la lettre déjà signalée :

J'ai trouvé à Madrid une édition du manuscrit original de M. Félix de Azara et j'ai pu me rendre compte que le livre français, le seul que nous connaissons en Amérique, qu'il s'agisse de l'original ou de ses traductions, est en grand partie repris du texte castillan [...] M. Agustín de Azara a financé cette édition avec pour seul objet celui de l'offrir aux bibliothèques et aux bibliophiles.

En septembre de cette année, Barros Arana écrit de nouveau à Mitre :

Il me fut impossible d'obtenir le Azara dont je vous ai parlé. Il a été tiré à un nombre réduit d'exemplaires, destinés seulement à en faire cadeau, et l'on ne peut se le procurer que par hasard [8 septembre 1860].

Mitre n'abandonne pas, puisque quatre ans plus tard, c'est Martin de Moussy, à Paris, qui lui écrit :

Vous savez aussi combien, depuis une dizaine d'années, les ouvrages sur l'Amérique du Sud sont en train de devenir rares, car beaucoup d'amateurs les cherchent et les achètent... Figurez-vous qu'ayant réussi à avoir tout Azara (six volumes), je cherche depuis et en vain son atlas [24 novembre 1864].

Certainement, les six volumes d'Azara dont parle Martin de Moussy correspondent aux quatre volumes des *Voyages* et aux deux volumes des *Essais sur l'Histoire Naturelle des Quadrupèdes* publiés à Paris en 1801 par Moreau de Saint-Méry. On peut noter que même Martin de Moussy ne connaît pas la *Descripción* que le neveu d'Azara a publié vingt ans auparavant et qu'il ne réussit pas à se procurer l'Atlas qui accompagne l'édition originale et qui contient une partie des cartes d'Azara. Nous savons que finalement Mitre est parvenu à se procurer les exemplaires de cette édition, puisque J.C. González les a vus, commentés par Mitre lui-même, dans la bibliothèque privée du bibliophile argentin.

Or, si d'après Agustín de Azara, son oncle n'est plus revenu sur le manuscrit de la *Descripción* après 1806, les deux éditions, la française de 1809 et l'espagnole de 1847, devraient être équivalentes. Ou alors, s'il y existe une différence, ce n'est pas parce qu'Azara a augmenté ou enrichi le manuscrit après la publication des *Voyages*, mais plutôt parce que, soit il n'a pas tout transmis à Walckenaer, soit celui-ci n'a pas voulu tout introduire dans l'édition française. Il s'agit là d'un point tout à fait important puisqu'en effet les deux éditions ne se correspondent pas¹. Mitre les confronta. Dans la partie descriptive,

1. Les différences entre les éditions d'Azara ont été très rarement retenues par les commentateurs, ce qui rend encore plus intéressantes les remarques d'H. SCHINDLER, « Die Inimacá und die Macá », in : *Anthropos*, Freiburg, 1967.

concernant l'histoire naturelle du Paraguay, l'édition française des *Voyages* lui paraît plus exacte et plus complète que l'édition espagnole. En revanche,

... le deuxième volume, qui contient la partie historique, est une excellente histoire critique de la conquête, du peuplement et de la découverte du Río de la Plata. En s'appuyant sur les chroniqueurs, écrit avec jugement et avec une connaissance du pays, c'est le travail sérieux et digne de consultation d'entre tout ce qui a été écrit sur la matière, malgré quelques jugements légers ou passionnés et plusieurs erreurs dues aux autorités qu'il a suivies.

En récusant le travail historique d'un contemporain, il insiste :

... mais il n'a même pas lu (je ve dire en utilisant) les *Voyages* de Azara, et encore moins l'édition espagnole qu'il cite comme presque identique à la première, sauf quelques erreurs typographiques, alors que la partie historique est ce du plus complet que l'on connaît, et que la partie ethnographique, physique et géographique est plus pauvre que la française.¹

Mitre suggère que l'édition espagnole est plus complète que celle de Walckenaer dans l'aspect historique parce qu'Azara aurait enrichi le manuscrit après la publication des *Voyages* avec les sources d'archives disponibles en Espagne. Cependant, nous savons, par son neveu, qu'Azara ne revient pas sur ce manuscrit après 1806. D'où viennent donc les différences entre les éditions de 1809 et de 1847 du manuscrit d'Azara ? Concernant les chapitres traitant de l'histoire naturelle, la question est simple puisque nous savons que le manuscrit fut enrichi au Muséum d'histoire naturelle de Paris. En ce qui concerne la description historique et politique du Paraguay, la question est plus complexe. Or, Walckenaer lui-même nous offre la réponse : « [il] fut livré à l'impression la seule partie de ses longs travaux qu'il pouvait publier sans l'aveu de sa cour... ».²

Qu'est-ce qu'Azara n'a pas transmis à Walckenaer ? Qu'est-ce que la première géométrie éditoriale d'Azara ne peut voir, ni savoir, ni dire ? Quels sont ces autres écrits, ces autres travaux, ces autres observations que notre *isolated genius* n'a pas voulu ou n'a pas pu inclure dans l'édition des *Voyages* ? Dans les pièces justificatives que joint Walckenaer à son édition, on trouve les traces d'un deuxième écrit dont nous informe José Miguel Lastarria :

Je dois également vous faire part que M. Félix de Azara, entre les soins et le travail qu'il mettait à établir des populations aux frontières du Brésil, écrivit un Mémoire sur la situation des vastes champs de Buenos Aires ; où il observe les abus issus de l'arbitraire des particuliers, et aux caprices et aux négligences des gouverneurs qui sont les coupables de ne pas avoir proposé les meilleures lois agraires : ce Mémoire a été imprimé à Buenos Aires dans le journal *Semanario de la Agricultura* ; mais le rédacteur ne l'a pas fait apparaître opportunément et n'a pas signalé le nom de M. Azara.³

1. GONZÁLEZ, *op. cit.*, 1943b.

2. WALCKENAER, « Notice », *infra* p. lxxii.

3. Idem, *infra* p. lxxiii.

Désormais, toutes les lignes sont ouvertes. Celles de ce *Mémoire* d'abord où Azara aurait fait la critique des « *caprices et de la négligence des gouverneurs* » espagnols et qui aurait été écrit lorsqu'il était détaché sur la Bande Orientale, c'est-à-dire quarante-sept ans avant que son neveu ne le fasse publier sous le titre de *Memorias sobre el estado rural del Río de la Plata en 1801*. C'est un ouvrage important, puisqu'il analyse les stratégies de développement agricole et de renforcement du front de colonisation espagnol, tout en critiquant les politiques qui avaient été menées jusque là dans la matière. Achievé l'année même où il rentrera en Espagne, Félix de Azara y exprime les principaux vecteurs de sa pensée économique. D'après Campal :

... le 9 mai 1801 il [Azara] achevait dans cette même ville de San Gabriel de Batoví, l'héritage doctrinal que l'un de ses subordonnés, l'adjudant mayeur du corps de Blangengues de Montevideo, José Gervasio Artigas, allait transformer, quinze ans plus tard, dans la plate-forme économique et sociale de la Révolution orientale.¹

Lastarria nous dit aussi que le texte avait été publié, en oblitérant le nom et la signature d'Azara, dans le *Semanario de Agricultura*, à Buenos Aires. Or cette affaire a la plus grande importance : faut-il croire qu'Azara avait été publié avant la parution des *Voyages* ? ou encore, plus précisément : faut-il croire que ces travaux, qu'il ne pouvait « *publier sans l'aveu de sa cour* », furent effectivement publiés, de façon anonyme, après qu'Azara eut quitté l'Amérique, dans un journal de Buenos Aires ? S'il nous fallait attendre que la structure d'autorité qui soutient l'édition française des *Voyages* soit fragilisée par le mouvement qui anime la tectonique des champs de circulation d'une géographie américaine, voici que celle-ci est entamé : crise dans la structure d'autorité dès le moment où le nom de l'auteur est trafiqué et transposé ; crise dans la structure d'autorité dès le moment où aucune signature ne peut contrôler, ni retenir le mouvement de cette écriture ; crise dans la structure d'autorité, enfin, dès le moment où l'édition ne peut plus se prévaloir d'un original, d'un unique original qu'une signature eût pu sceller pour lui servir de caution.

L'historien Julio César González trouva dans le *Semanario de agricultura, industria y comercio* une lettre signée par Cipriano Orden Betoño « *où l'on propose les moyens de rendre utile les terrains déserts qui nous entourent* ». ² L'argument de González est risqué, mais vraisemblable : Cipriano Orden Betoño serait l'anagramme de Pedro Cerviño qui, comme on le sait, fut l'assistant et l'ami personnel d'Azara pendant son séjour en Amérique. Or dans l'introduction des *Voyages*, Azara écrit : « *j'ai laissé à Buenos Aires, entre les mains de mon fidèle et intime ami don Pedro Cerviño, mes cartes originales avec différents détails : ignorant la conclusion de la paix, je n'ai pas voulu les exposer à mon retour* ». Mais alors, si ce ne sont que des cartes, d'où sont sortis les documents qu'aurait publiés Cerviño dans le *Semanario* ? En fait, est-ce seulement « *les cartes originales avec différents détails* » qu'il lui aurait confiées ? Définitivement non, puisque, quelque temps plus tard, la veuve de Pedro

1. CAMPAL, *op. cit.*, 1969.

2. GONZÁLEZ, *op. cit.*, 1943a, p. lix.

Cerviño, Bárbara Barquín, transmettra au bibliographe italien Pedro De Angelis une quantité considérable de documents autographes de Félix de Azara que De Angelis publiera à son tour dans sa *Colección de obras y documentos* entre 1836 et 1837,¹ c'est-à-dire neuf ans avant que ne soit publiée la première traduction en espagnol des *Voyages* et dix ans avant que le neveu d'Azara ne publie la *Description géographique* et les *Mémoires sur l'état rural du Río de la Plata*. C'est toute une autre écriture en circulation, tout un autre corpus en formation qui hantent l'écriture des *Voyages*. Cette écriture excédentaire que l'édition de 1809 ne retient pas, constitue, néanmoins, la condition de lisibilité de l'argumentaire azarien.

* * *

Dès son arrivée à Buenos Aires, en 1796, Azara rédige un ensemble de rapports à l'attention du vice-roi du Río de la Plata. Cette année-là, il organise et dirige une expédition qui devait examiner la situation de la frontière sud de la vice-royauté et proposer un plan de défense des implantations coloniales les plus méridionales, toujours menacées par les attaques indigènes. Dans son rapport, Azara fait preuve d'une connaissance approfondie des enjeux que l'avancement de la frontière de colonisation vers le sud supposait. Les principales clés de sa pensée se trouvent ici ébauchées : peuplement des terres désertes et des zones frontalières, répartition des propriétés foncières, fortification défensive d'une ceinture de protection soutenue par des troupes régulières, encouragement et contrôle des flux commerciaux entre les populations indigènes et métisses, etc.² Azara pense, articule, théorise la frontière. Dans un deuxième rapport, signé en 1799, toujours à Buenos Aires,³ Azara revient à nouveau sur le problème. Il y évalue quelques projets de colonisation du Chaco qui avaient été présentés au vice-roi. Toute l'intelligence, toute la qualité, toute la finesse des observations d'Azara sont à l'œuvre : il s'agit peut-être d'un de ses meilleurs écrits. Nous l'avons déjà mentionné en début de cette étude. Azara réfute les stratégies missionnaires et préconise, sur le plan militaire, une stratégie défensive. De plus, comme il ne s'agit plus de jésuites, c'est de « *tout Gouverneur ou Ecclésiastique qui traite de propaganda fide* » qu'il faut se méfier : c'est-à-dire, à l'époque, notamment des franciscains. Seule l'inclusion productive et commerciale des populations indigènes réussira à pacifier les relations avec les colons. L'action militaire, toujours défensive, doit assurer les conditions pour que ce commerce se développe. La paix sociale est avant tout une affaire de brassages.

1. Bárbara Barquín est mentionnée par De Angelis lui-même dans la préface au *Diario de la navegación y reconocimiento del río Tebicuarí*, de M. RUBÍN DE CELIS & P. CERVIÑO [1785], que De Angelis attribue de façon erronée à Félix de Azara. En outre, si Azara a effectivement laissé l'original de sa carte à Cerviño, et si la femme de ce dernier l'a transmise à De Angelis, on commence à comprendre pourquoi nous retrouvons, quelque temps plus tard, les traces de cette carte au Brésil.

2. F. DE AZARA [1796], « Diario de un reconocimiento de las guardias y fortines, que guarnece la línea de frontera de Buenos Aires, para ensancharla », in : Pedro De Angelis (ed.), *Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las Provincias del Río de la Plata*, Buenos Aires, 1837.

3. AZARA, *op. cit.*, 1799.

Azara théorise les frontières. Il travaille sur la frontière nord du Paraguay³ où le corridor Mbaya empêche la liaison entre les centres coloniaux boliviens et paraguayens et permet l'avancée des Portugais vers l'occident brésilien. Il se penche sur la frontière sud de Buenos Aires, où l'hostilité des Pampas freine l'avancée du front de colonisation et permet un immense espace de circulation indigène allant des forêts méridionales du Chili jusqu'aux premiers abords du Grand Chaco. Il travaille aussi sur la frontière du Chaco oriental où la ténacité des nations indigènes libres force les administrations à chercher de nouvelles solutions face à l'échec militaire et missionnaire des XVII-XVIII^{es} siècles. Dans son *Mémoire* il pose le problème de la frontière devant empêcher l'avancée portugaise sur la Bande Orientale et préparer la défense du système du Plata face à l'imminence des attaques anglo-portugaises. Il se penche enfin, sur la frontière orientale du Paraguay où l'effondrement du système missionnaire jésuite déstructure le contrôle territorial de l'appareil colonial et livre les zones en litige aux assauts esclavagistes des Paulistas et aux réseaux de contrebande entre les villes espagnoles et les ports portugais. Le travail d'Azara est entièrement traversé, travaillé, organisé par une théorisation des frontières américaines. Il ne faudrait pas croire que les travaux de démarcation de la frontière hispano-lusitaine aient servi d'excuse à ce naturaliste isolé pour avancer dans ses recherches en histoire naturelle et en géographie, recherches qui ne seraient elles-mêmes qu'accidentellement concernées par le problème. Il ne faudrait pas penser non plus que profitant des voyages que l'impasse des travaux de démarcation rendait oisifs, ce génie solitaire ait dédié ses heures à l'observation intemporelle des oiseaux, des indiens et des quadrupèdes qu'il avait face à lui. La situation des salines et des eaux, des mines, des chemins, ses observations zoologiques et botaniques, l'identification des animaux domesticables, des terres cultivables, des fleuves navigables, l'analyse ethnologique, les recherches historiques, ses descriptions géologiques, la compréhension des structures et des dynamiques de ces populations, de ces transmigrations, de ces guerres et de ces productions, la description des stratégies missionnaires, son travail cartographique sont tous structurellement, globalement, fondamentalement organisés par le problème des frontières, par celui de l'occupation effective et productive des terres, par celui du renforcement des dispositifs de colonisation.

Deux économies sont à l'œuvre dans la circulation des écrits d'Azara : celle qui isole l'argumentation scientifique et les observations descriptives d'Azara en projetant l'image du naturaliste européen qui rend visite – avec cette gratuité, avec ce désintérêt, avec cette neutralité – à l'espace encore virginal d'une Amérique une fois de plus « déserte » et « sans communication avec le monde civilisé » ; et celle, plus hétéromorphe, qui contient les rapports, les écrits et les arguments qui réinscrivent les recherches d'Azara dans un programme précis et institutionnel de transformation de l'espace colonial espagnol. L'une ne saurait être comprise sans l'autre.

1. Voir aussi *Escrito de Don Felix de Azara sobre los caminos antiguos y fundación de los fuertes portugueses de Coimbra y Albuquerque*, Buenos Aires (Manuscrito).

On ne dira jamais assez la belle fragilité de cette collection de géographies qu'ont écrit les agents de la monarchie espagnole au moment où l'Empire s'effondrait définitivement : collection déchirée, cassée, abandonnée qu'aucune administration espagnole n'a récupérée, qu'aucune académie espagnole n'a proclamée, qu'aucune institution espagnole n'a publiée. Belle fragilité que celle des écrits de ces géographes issus des Lumières espagnoles et qui ont été détachés en Amérique pour parachever l'effort colossal de cartographier un continent entier, de lui organiser ses fleuves, ses forêts, ses côtes, ses cordillères et ses déserts, de lui mesurer le cœur vingt ans durant, et qui ont fini sans même être publiés, confinés à l'inutilité et méconnus par ceux mêmes qui les avaient commandités. Les *Voyages* d'Azara ne constituent pas une exception : écrits par un commissaire de la couronne espagnole, ils ont du être publiés à Paris pour échapper au sort d'Alejandro Malaspina ou d'Antonio de Ulloa.

S'il nous fallait remettre en circulation cette édition première des travaux de Félix de Azara, si nous décidons ainsi de célébrer les deux cents ans de sa première parution, nous nous devons aussi de signaler ses limites.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ÁGUILA, YVES 1981. — « Une science subversive en Nouvelle Espagne : La Géographie ». - In : *Espace et identité nationale en Amérique latine*. - Paris : Éditions du CNRS, 1981. - Coll. de la Maison des Pays ibériques, n° 8.
- ALFAGEME ORTELLS, CONCHA & ALT. 1987. — *Félix de Azara, ingeniero y naturalista del siglo XVIII*. - Huesca : Instituto de Estudios Altoaragoneses & Diputación Provincial, 1987. - Col. de Estudios altoaragoneses, vol. 16, 131 p.
- ÁLVAREZ LÓPEZ, ENRIQUE 1933. — « Ensayo acerca de las ideas biológicas de Azara ». - In : *Boletín de la Real Sociedad Española de Historia Natural*, vol. VIII, Madrid, 1933, p. 19-49.
- ÁLVAREZ LÓPEZ, ENRIQUE 1934. — « Félix de Azara precursor de Darwin ». - In : *Revista de Occidente*, Madrid, 1934, n° 43, p. 149-166.
- ÁLVAREZ LÓPEZ, ENRIQUE 1935. — *Félix de Azara : Siglo XVIII*. - Madrid : Aguilar, 1935. - Col. Biblioteca de la Cultura Española, 259 p.
- ANSON, GEORGE 1743. — *A Voyage round the World in the years MDCCXL, I, II, III, IV*. - London : Printed for the author, by J. and P. Knapton, 1748, 17+417 p. - xliii pl. (incl. maps, plans). - Compiled by Richard Walter. • Trad. fr. d'Élie de Joncourt : *Voyage autour du monde fait dans les années 1740, 1, 2, 3, 4*. - Amsterdam : Arkstée & Leipzig : Merkus, 1749.
- AZARA, FÉLIX DE 1790. — *Geografía física y esférica de las Provincias del Paraguay y Misiones Guaraníes*. - Montevideo : Museo Nacional de Montevideo, 1904. - Bibliografía, prólogo y anotaciones por Rodolfo R. Schuller.

- AZARA, FÉLIX DE 1793. — « Carta al Cabildo de la Asunción, comunicándole que accede al pedido de ejecutar los mapas de la provincia y río del Paraguay : Asunción, 12 de abril de 1793 ». - In: Félix de Azara, *Descripcion e historia del Paraguay y del Río de la Plata*. - Madrid : Sanchiz, 1847, vol. II, p. 259-260. • Rééd. : Buenos Aires : Bajel, 1943, p. 374-375. - Apéndice.
- AZARA, FÉLIX DE 1796. — *Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la Province du Paraguay*. - Paris : Pougens, 1801, 2 vols. - Écrits depuis 1783 jusqu'en 1796, avec un appendice sur quelques reptiles et formant suite nécessaire aux œuvres de Buffon ; trad. sur le manuscrit inédit de l'auteur, par M.L.E. Moreau Saint-Mery.
- AZARA, FÉLIX DE 1796. — « Diario de un reconocimiento de las guardias y fortines, que guardan la línea de frontera de Buenos Aires, para ensancharla ». - In : Pedro De Angelis (ed.), *Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las Provincias del Río de la Plata*. - Buenos Aires : Imprenta del Estado, 1837, vol. VI (obra 4ª), p. 3-34.
- AZARA, FÉLIX DE 1799. — « Informe al virrey Antonio Olaguer Feliú, sobre proyectos de colonizar el Chaco : Buenos Aires, 19 de febrero de 1799 ». - In : Pedro De Angelis (ed.), *Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las Provincias del Río de la Plata*. - Buenos Aires : Imprenta del Estado, 1836, vol. VI, p. 3-9. • Rééd. in : Félix de Azara, *Memoria sobre el estado rural del Río de la Plata y otros informes*. - Buenos Aires : Bajel, 1943, p. 185-197. • Idem in : Manuel Lucena Giraldo & Alberto Barrueco Rodríguez (eds.), *Escritos fronterizos de Félix de Azara*. - Madrid : Icona, 1994, p. 187-191.
- AZARA, FÉLIX DE 1801. — « Memoria sobre el estado rural del Río de la Plata en 1801 ». - In : Félix de Azara, *Memorias sobre el estado rural del Río de la Plata en 1801 ; demarcación de límites entre el Brasil y el Paraguay a últimos del siglo XVIII, e informes sobre varios particulares de la América meridional española. Escritos póstumos de don Félix de Azara*. - Madrid : Sanchiz, 1847, p. 3-27. - Suscrita en Batoví, 9 mayo 1801. - Publicación por su sobrino Agustín de Azara, bajo la dirección de Basilio Sebastián Castellanos de Losada. • Rééd. in : Félix de Azara, *Memoria sobre el estado rural del Río de la Plata y otros informes*. - Buenos Aires : Bajel, 1943, p. 1-26. • Idem in : Manuel Lucena Giraldo & Alberto Barrueco Rodríguez (eds.), *Escritos fronterizos de Félix de Azara*. - Madrid : Icona, 1994, p. 229-238.
- AZARA, FÉLIX DE 1802. — *Apuntamientos para la historia natural de los cuadrúpedos del Paraguay y del Río de la Plata*. - Madrid : Imprenta de la viuda de Ibarra, 1802, 2 vols. • Trad. angl. de W. Perceval Hunter : *The Natural History of the Quadrupeds of Paraguay and the River La Plata*. - Edinburgh : Black, 1838, xxx+340 p.
- AZARA, FÉLIX DE 1802/05. — *Apuntamientos para la historia natural de los pájaros del Paraguay y del Río de la Plata*. - Madrid : Imprenta de la viuda de Ibarra, 1802/05, 3 vols. • Rééd. : Madrid : Comisión Interministerial de Ciencia y Tecnología, 1992, 619 p. - Ed. y estudio preliminar de Joaquín Fernández Pérez, p. 15-70. • Trad. fr. de Ch.-N.-S. Sonnini de Manoncourt : *Histoire naturelle des oiseaux du Paraguay et de La Plata*. - In : Félix de Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale : Depuis 1781 jusqu'en 1801*. - Paris : Dentu, 1809, 2 vols., vol. III-IV, 479, 380 p.
- AZARA, FÉLIX DE 1806. — *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*. - Madrid : Sanchiz, 1847, 2 vols., 348, 288 p. - Publicada por Agustín de Azara, bajo la dirección de Basilio Sebastián Castellanos de Losada. • Rééd. : Asunción : Biblioteca Paraguaya, 1896. • Idem : Buenos Aires : Bajel, 1943, xiii+383 p.
- AZARA, FÉLIX DE 1809. — *Voyages dans l'Amérique Méridionale : Depuis 1781 jusqu'en 1801*. - Paris : Dentu, 1809, 4 vols., lx+389, 562, 479, 380 p. + Atlas 25 planches. - Texte vol. I, p. 1-389,

- et vol. II, p. 1-388. - Éd., « Avertissement de l'éditeur », p. v-xii, et « Notice sur la vie et les écrits de Don Félix de Azara », p. xiii-lx, par Charles A. Walckenaer. - Suivi de Thaddäus Haenke, « Introduction à l'histoire naturelle de la province de Cochabamba et des environs, et description de ses productions », vol. II, p. 389-541 ; et de Félix de Azara, *Histoire naturelle des oiseaux du Paraguay et de La Plata*, vols. III et IV. • Trad. all. de Ch. Weyland : *Reise nach Süd-Amerika, in den Jahren 1781 bis 1801*. - Berlin : Vossischen Buchhandlung, 1810, xxvi+479 p. • Trad. all. de W. Lindau : *Reisen in Süd-Amerika, in den Jahren 1781 bis 1801*. - Leipzig, 1810. • Trad. all. : *Reise nach Süd-Amerika, in der Jahren 1781 bis 1801*. - Wien : Bauer, 1811. • Trad. ital. de Gaetano Barbieri : *Viaggi nell'America Meridionale, fatti da lui il 1871 e il 1801*. - Milano : Sonzogno, 1817. • Rééd. : Torino, 1830. • Trad. esp. por Bernardino Rivadavia : *Viajes por la América del Sur : Desde 1781 hasta 1801*. - Montevideo : El Comercio del Plata, 1846. - Col. Biblioteca del Comercio del Plata, vol. 2, 260 p. - Prólogo de Florencio Varela. • Rééd. 1850. • Trad. esp. por Francisco de las Barras de Aragón, revisada y anotada por J. Dantín Cereceda : *Viajes por la América Meridional*. - Madrid : Calpe, 1923, 2 vols. • Rééd. : Madrid : Espasa-Calpe, 1969, 326 p. • Rééd. : Buenos Aires : El Elefante blanco, 1998, 2 vols., 238 y 217 p.
- AZARA, FÉLIX DE 1818. — *Reflexiones económico-políticas sobre el estado del reino de Aragón en 1818*. - Manuscrito, Madrid.
- BACHELET, LOUISE 1842. — *Phalanstère du Brésil : Voyage dans l'Amérique méridionale*. - Paris : chez tous les libraires et à l'Agence coloniale du Brésil, 1842, 20 p.
- BARROW, JOHN 1801. — *An account of travels into the interior of Southern Africa : In the years 1797 and 1798*. - London : Cadell & Davies, 1801, 2 vols. • Trad. fr. de L. Degrandpré : *Voyage dans la partie méridionale de l'Afrique : Fait dans les années 1797 et 1798*. - Paris : Dentu, 1801, 2 vols., 403, 328 p.
- BEDDALL, BARBARA G. 1975. — « "Un naturalista original" : Don Felix de Azara, 1746-1821 ». - In : *Journal of the History of Biology*, Cambridge [Mass.] : Harvard University, 1975, vol. VIII, n° 1, p. 15-66.
- BEDDALL, BARBARA G. 1983. — « The Isolated Spanish Genius : Myth or Reality ? Félix de Azara and the Birds of Paraguay ». - In : *Journal of the History of Biology*, vol. XVI, n° 2, Cambridge [Mass.] : Harvard University, 1983, p. 225-258.
- BOWLES, WILLIAM 1775. — *Introducción a la historia natural y a la geografía física de España*. - Madrid : Francisco Manuel de Mena, 1775, 529 p.
- BOURGOING, JEAN-FRANÇOIS DE 1804. — *Notice historique sur le chevalier Don Joseph Nicolas d'Azara, Aragonais, ambassadeur d'Espagne à Paris, mort dans cette ville le 5 pluviôse an XII*. - Paris : s.e., s.d., 26 p.
- CABILDO DE ASUNCIÓN 1793a. — « Carta a Félix de Azara : Asunción, 22 de marzo de 1793 ». - In : Félix de Azara, *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*. - Buenos Aires : Bajel, 1943. - p. 373-374. - Apéndice.
- CABILDO DE ASUNCIÓN 1793b. — « Carta a Félix de Azara : Asunción, 23 de septiembre de 1793 ». - In : Félix de Azara, *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*. - Buenos Aires : Bajel, 1943, p. 376. - Apéndice.
- CAMPAL, ESTEBAN 1969. — *Azara y su legado al Uruguay*. - Montevideo : Ediciones de la Banda Oriental, 1969. - Col. de Bolsillo, 197 p.

- CAPEL SÁEZ, HORACIO 1988. — « Geografía y cartografía ». - In : Manuel A. Sellés ; José Luis Peset, & Antonio Lafuente (comps.), *Carlos III y la ciencia de la Ilustración*. - Madrid : Alianza, 1987. - Col. Alianza universidad, n° 555, p. 99-127.
- CASTELLANOS DE LOSADA, BASILIO SEBASTIÁN 1847. — « Estudio preliminar ». - In : Félix de Azara, *Descripción del Paraguay y del Río de la Plata*. - Madrid : Sanchiz, 1847. - Obra póstuma de D. Félix de Azara publicada por su sobrino don Agustín de Azara.
- CEREZO MARTÍNEZ, RICARDO 1987. — « Circunstancias históricas del viaje ». - In : Ricardo Cerezo Martínez (ed.), *La Expedición Malaspina, 1789-1794*. - Madrid : Museo Naval & Barcelona : Lunwerg, 1987. - Presentación de la obra.
- CHAPPEY, JEAN-LUC 2002. — *La Société des observateurs de l'homme, 1799-1804 : Des anthropologues au temps de Bonaparte*. - Paris : Société des études robespierristes, 2002. - Coll. Bibliothèque d'histoire révolutionnaire, 573 p. - Texte remanié de Th. doct. Histoire, Paris, Université Panthéon-Sorbonne, 1999.
- COPANS, JEAN & JEAN FAMIN (éds.) 1978. — *Aux origines de l'Anthropologie française : Les Mémoires de la Société des observateurs de l'homme en l'an VIII*. - Paris : Le Sycomore, 1978. - Coll. Les Hommes et leurs signes, 230 p. - Préface de Jean-Paul Faivre.
- COSTA, MARIA DA FÁTIMA 1999. — *História de um país inexistente : O Pantanal entre os séculos XVI e XVIII*. - São Paulo : Livraria Kosmos, 1999, 277 p.
- DE ANGELIS, PEDRO 1836. — « Discurso preliminar a la descripción del Tebicuarí ». - In : Pedro De Angelis (ed.), *Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las Provincias del Río de la Plata*. - Buenos Aires : Imprenta del Estado, 1836, vol. VI (Apéndice), p. i-iv. - Suscrito en Buenos Aires, junio de 1836.
- FERNÁNDEZ PÉREZ, JOAQUÍN 1992. — « Estudio preliminar ». - In : Félix de Azara, *Apuntamientos para la Historia Natural de los Pájaros del Paraguay y del Río de la Plata*. - Madrid : Comisión Interministerial de Ciencia y Tecnología, 1992, p. 15-70.
- FRICK, WILHELM 1854. — « Informe relativo a la existencia de un camino fácil para atravesar la Cordillera de los Andes por un boquete a inmediaciones de Villarrica ». - In : *El Araucano*, Santiago de Chile, 4 de agosto de 1855, p. 1-2. - Suscrito en Valdivia, noviembre 7 de 1854.
- FUGIER, ANDRÉ 1930. — *Napoléon et l'Espagne : 1799-1808*. - Paris : F. Alcan, 1930, 2 vols. - Coll. Bibliothèque d'histoire contemporaine, xlv+406, 495 p. - Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.
- FULCHIRON, JEAN-CLAUDE 1840/42. — *Voyage dans l'Italie méridionale*. - Lyon : Dumoulin, Ronet et Sibuet & Paris : Lacombe, 1840/42, 3 vols.
- FURLONG, GUILLERMO 1936. — *Cartografía jesuítica del Río de la Plata*. - Buenos Aires : Facultad de Filosofía y Letras, 1936. - Col. Publicaciones del Instituto de Investigaciones Históricas, vol. LXXI. - 2 vols., vol. I : Texto, 228 p., ; vol. II : Ilustraciones, 7 p. + 51 mapas.
- FURLONG, GUILLERMO 1963. — *Cartografía histórica argentina : Mapas, planos y diseños que se conservan en el Archivo General de la Nación*. - Buenos Aires : [s.n.], 1963, 391 p.
- GLICK, THOMAS F. & DAVID M. QUINLAN 1975. — « The Myth of the Isolated Genius in Spanish Science ». - In : *Journal of the History of Biology*, vol. VIII, n° 1, Cambridge [Mass.] : Harvard University, 1975, p. 67-83.
- GONZÁLEZ, JULIO CÉSAR 1943a. — « Mitre y Azara ». - In : Félix de Azara, *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata*. - Buenos Aires : Bajel, 1943, p. ix-xiii.

- GONZÁLEZ, JULIO CÉSAR 1943b. — « Apuntes bio-bibliográficos de don Félix de Azara ». - In : Félix de Azara, *Memoria sobre el estado rural del Rio del Plata y otros informes*. - Buenos Aires : Bajel, 1943, p. vii-cxiv. - Estudio preliminar.
- JOLIS, JOSEF 1789. — *Saggio sulla Storia naturale della Provincia del Gran Chaco*. - Faenza : L. Genestri, 1789, 600 p. • Trad. esp. por María Luisa Acuña : *Ensayo sobre la historia natural del Gran Chaco*. - Resistencia : Universidad Nacional del Nordeste, Facultad de Humanidades, Instituto de Historia, 1972, 393 p. - Estudio preliminar por Ernesto J.A. Maeder.
- JOVELLANOS, GASPAR MELCHOR 1782/94. — *Cartas del viaje a Asturias*. - Gijón : Ayalga, 1981, 2 vols. - Col. Popular Asturiana, 167, 169 p. - Ed., prólogo y notas de José Miguel González.
- JUAN, JORGE & ANTONIO DE ULLOA 1747. — *Noticias secretas de América sobre el estado naval, militar y político de los Reynos del Perú y Provincia de Quito, costas de Nueva Granada y Chile*. - London : R. Taylor, 1826, 2 vols.
- JUAN, JORGE & ANTONIO DE ULLOA 1748. — *Relación histórica del viaje a la América Meridional*. - Madrid : A. Marín, 1748, 4 vols. • Trad. fr. : *Voyage historique de l'Amérique meridionale*. - Amsterdam & Leipzig : Arkste'e & Merkus, 1752, 2 vols.
- LUCENA GIRALDO, MANUEL & ALBERTO BARRUECO RODRÍGUEZ 1994. — « Estudio preliminar ». - In : Félix de Azara, *Escritos fronterizos*. - Madrid : ICONA, 1994. - Col. Clásicos, p. 9-39. - Ed. preparada por Manuel Lucena Giraldo y Alberto Barrueco Rodríguez.
- MICHAUD, LOUIS-GABRIEL 1854. — « Azara (don Joseph-Nicolas d') ». - In : Louis-Gabriel Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*. - Paris : Delagrave, 1854, vol. 2, p. 534-535.
- MICHAUD, LOUIS-GABRIEL 1856. — « Walckenaer (Charles Athanase) ». - In : Louis-Gabriel Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*. - Paris : Delagrave, 1856, vol. 44, p. 221-237.
- ORBIGNY, ALCIDE DESSALINES D' 1835/47. — *Voyage dans l'Amérique méridionale : 1826-1833*. - Paris : Pitois-Levrault [t. I, IV(1)] ; Bertrand [t. II-III, IV(2)-IX] & Strasbourg : Levrault, 1835/47, 9 tomes.
- PINKERTON, JOHN 1804. — *Modern geography : A Description of the Empires, Kingdoms, States, and Colonies*. - Philadelphia : Conrad, 1804, 2 vols. • Trad. fr. avec notes et augmentations par Charles A. Walckenaer : *Géographie moderne*. - Paris : Dentu, 1804, 6 vols.
- PLATTNER, FELIX ALFRED & ALBERT LUNTE 1960. — *Deutsche Meister des Barock in Südamerika im 17. und 18. Jahrhundert*. - Freiburg : Herder, 1960, 157 p. - Plates, maps.
- RUBÍN DE CELIS, MIGUEL & PEDRO CERVIÑO 1785. — « Diario de la navegación y reconocimiento del río Tebicuarí ». - In : Pedro De Angelis (ed.), *Colección de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las Provincias del Río de la Plata*. - Buenos Aires : Imprenta del Estado, 1836, vol. VI (apéndice), 47 p. - Atribuido equivocadamente por De Angelis a Félix de Azara.
- SAEGER, JAMES SCHOFIELD 2000. — *The Chaco Mission Frontier : The Guaycuruan experience*. - Tucson : University of Arizona Press, 2000, xviii+266 p.
- SCHINDLER, HELMUT 1967. — « Die Inimacá und die Macá ». - In : *Anthropos*, vol. 62, Freiburg, 1967, p. 453-486.
- SCHINDLER, HELMUT 1983. — *Die Reiterstämme des Gran Chaco*. - Berlin : Reimer, 1983, xv+242 p.
- VARELA, FLORENCIO 1846. — « Prólogo ». - In : Félix de Azara, *Viajes por la América del Sur : Desde 1781 hasta 1801*. - Montevideo : Biblioteca del Comercio del Plata, 1846.

- WALCKENAER, CHARLES A. 1798. — *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*. - Paris : Du Pont, 1798, vi+422 p.
- WALCKENAER, CHARLES A. 1802. — *Faune parisienne : Insectes ou histoire abrégée des insectes des environs de Paris, classés d'après le système de Fabricius, précédée d'un discours sur les insectes en général pour servir d'introduction à l'étude de l'entomologie*. - Paris : Dentu, 1802, 2 vols.
- WALCKENAER, CHARLES A. 1809. — « Notice sur la vie et les écrits de Don Félix de Azara ». - In : Félix de Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale : Depuis 1781 jusqu'en 1801*. - Paris : Dentu, 1809, vol. I, p. xiii-lx.
- WALCKENAER, CHARLES A. (éd.) 1826/31. — *Histoire générale des voyages : Nouvelle collection des relations de voyages par mer et par terre, mise en ordre et complétée jusqu'à nos jours*. - Paris : Lefèvre, 1826/31, 21 vols.

AVERTISSEMENT À LA PRÉSENTE ÉDITION

La présente édition reprend l'ensemble des textes qu'accompagnent l'édition originale de 1809 des *Voyages dans l'Amérique méridionale* : il s'agit de l'« Avertissement de l'éditeur » et de la « Notice sur la vie et les écrits de Don Félix de Azara », tous les deux de Charles A. Walckenaer, l'éditeur scientifique, et de l'« Introduction à l'histoire naturelle de la province de Cochabamba et des environs, et description de ses productions », de Thaddäus Haenke.

L'*Histoire naturelle des oiseaux du Paraguay et de La Plata*, qui accompagnait l'édition originale des *Voyages*, dont elle comprend les volumes III et IV, est exclue de cette réédition. Elle constitue une œuvre à part, ayant fait l'objet d'une première édition en espagnol, entre 1802 et 1805, à Madrid, récemment rééditée.¹ La décision de l'inclure dans la première édition des *Voyages* avait été prise par l'éditeur parisien Dentu et non par l'auteur, ce qui n'est pas le cas pour le texte de Haenke, dont Azara lui-même avait souhaité qu'il accompagne son œuvre. Nous n'avons pas non plus repris les 25 croquis de l'atlas qui faisait partie de l'édition de 1809.

Nous avons supprimé la plupart des notes de Walckenaer qui accompagnent l'édition originale. Nous avons été d'autant plus encouragés dans ce choix que Walckenaer avait lui-même regretté de les avoir incluses, considérant que « lorsqu'un éditeur se permet de sortir des modestes fonctions que son titre lui impose pour interrompre son auteur, il faut que l'importance des choses qu'il a à dire justifie cette licence... ». Les quelques notes de Georges Cuvier, concentrées toutes dans le Chapitre IX, ont en revanche été conservées.

Pour la présente édition nous avons actualisé l'orthographe, y compris les parties en espagnol. Pour faciliter la compréhension de certains passages, des abréviations ont – dans la mesure du possible – été déployées, en particulier dans les documents en espagnol publiés par Walckenaer en annexe à sa « Notice ». Nous avons également normalisé l'écriture des noms propres selon l'usage actuel de la langue française, en

1. FÉLIX DE AZARA, *Apuntamientos para la historia natural de los pájaros del Paraguay y del Río de la Plata*. - Madrid : Imprenta de la viuda de Ibarra, 1802/05, 3 vols. ; rééd. : Madrid : Comisión Interministerial de Ciencia y Tecnología, 1992, 619 p., ed. y estudio preliminar de Joaquín Fernández Pérez, p. 15-70.

conservant en outre, pour les noms propres d'origine espagnole ou portugaise, les signes diacritiques des orthographes de ces deux langues.

Cette actualisation et cette normalisation s'imposaient d'autant plus que les *Voyages en Amérique méridionale* ne sont pas l'édition du texte original, écrit par l'auteur, mais la traduction en français d'un texte écrit par Félix de Azara en espagnol. Certes, celui-ci l'avait fait traduire « *sous ses yeux* », et son frère Nicolás l'avait revu et corrigé ; il n'en demeure pas moins que certains choix du traducteur étaient sans doute discutables, d'autres ne correspondent plus à la norme, et qu'il manque une cohérence d'ensemble.

Ainsi, pour les noms de personnes, des prénoms avaient été traduits, d'autres pas. Nous avons restauré l'orthographe dans la langue d'origine et normalisé son écriture, telle que le veut l'usage actuel, sauf, bien sûr, lorsque ce même usage établi la traduction pour le prénom, voire une version française pour le prénom et le patronyme : c'est le cas, par exemple, pour le marin italien Sébastien Cabot.

Le traducteur – dont le nom nous reste inconnu – n'est guère plus cohérent lorsqu'il s'agit de la toponymie. En dehors de quelques exceptions, comme les noms de Buenos Aires (Buenos Ayres, selon l'orthographe de l'époque), de Santa Fe ou de Rio de Janeiro, qui sont gardés dans la langue d'origine, il a en général traduit en français les noms de lieux en espagnol ou portugais, bien que de façon pas toujours systématique. Ainsi, si le port de São Vicente, au Brésil, est traduit, dans l'édition originale des *Voyages*, partout Saint-Vincent, la ville d'Asunción est nommée, elle, soit en espagnol, soit dans sa traduction en français (Assomption). L'île brésilienne de Santa Catarina apparaît avec sa dénomination en portugais, mais aussi avec son nom en espagnol (Santa Catalina), ainsi qu'avec la traduction en français (Sainte-Catherine), alors que la province de São Paulo apparaît en espagnol (San Pablo) et en français (Saint-Paul), mais pas en portugais... Quant à la toponymie en guarani, assez nombreuse, si elle n'est pas traduite en français, elle est en revanche orthographiée avec une grande liberté.

Nous avons en conséquence restitué le nom en espagnol ou portugais pour les noms de lieux qui avaient été traduits en français. La traduction de *rivière* ou *fleuve de la Plata* pour l'accident géographique a cependant été conservée, bien que l'usage soit de garder le mot espagnol *rio* ; en revanche, nous avons utilisé *Río de la Plata* à la place de *Rivière de la Plata*, comme le fait le traducteur, pour désigner la province et le vice royaume. La toponymie en guarani, quant à elle, a été actualisée et normalisée suivant les toponymies officielles de l'Argentine, du Brésil et du Paraguay.

La comparaison de l'édition originale des *Voyages en Amérique méridionale* avec la *Descripción e historia del Paraguay y del Río de la Plata* (édition de 1943, Buenos Aires) a permis en outre la correction de nombreuses coquilles, y compris dans les tableaux. Cette méthode rencontrera cependant ses limites : dans le « Tableau de la population du Gouvernement du Paraguay » (p. 265 de cette édition), par exemple, le « total des âmes » ne correspond pas à la somme des chiffres de population rentrant dans le calcul. Or le même tableau publié dans la *Descripción e historia* donne le même « total des âmes », avec quelques chiffres différents mais dont l'addition ne correspond pas davantage.

En ce qui concerne les noms propres en langues aborigènes d'Amérique du Sud en général, l'édition originale des *Voyages* comporte des erreurs. Ainsi, le district de Challas, au Pérou, cité par Haenke (p. 434 de cette édition), est orthographié *Challans* dans l'édition originale. Un effort particulier a donc été fait pour vérifier le plus grand nombre de noms propres dans ces langues.

En ce sens, nous avons pu constater de nombreux cas de différences orthographiques entre les *Voyages* et la *Descripción e historia*, sans toujours être en mesure de pouvoir trancher. Ainsi, le nom d'un cacique appelé dans les *Voyages* Nabidrigui, Nabidriqui ou encore Nabidrigué, apparaît dans la *Descripción e historia* avec une quatrième orthographe : Nabidigisi. Nous avons donc dû maintenir les trois orthographes (voir index) de l'édition originale.

Le traducteur choisi par Azara maîtrisait sans doute l'espagnol, mais il faut garder à l'esprit qu'il travaillait à partir d'un manuscrit, et que les mots en langues indiennes devaient, pour la plupart, lui être inconnus. Il a pu se tromper en faisant la transcription de certains d'entre eux ; dans un deuxième temps, les ouvriers typographes – certainement peu au courant des langues de l'Amérique du Sud –, en copiant à leur tour d'un manuscrit, ont sans doute ajouté à la confusion... Quant à la *Descripción e historia*, on peut supposer que, dans ce domaine, les ouvriers typographes espagnols qui ont travaillé à son édition, à partir également d'un manuscrit, n'étaient guère mieux armés que leurs collègues français.

Pour faciliter la lecture nous avons intercalé des intertitres dans les chapitres IV, V, VI, VII, VIII et IX ; pour les différencier des intertitres de l'édition originale, nous les avons placés entre crochets.

Quelques notes des éditeurs ont également été ajoutées, aussi bien dans le texte d'Azara que dans ceux de Walkenaer : elles servent principalement à apporter des informations bibliographiques concernant les œuvres citées par ces deux auteurs. Pour les distinguer des notes de l'auteur, elles sont suivies de la mention *N.d.é.* entre crochets ; celles de Walkenaer sont suivies de *CAW*, et celles de Cuvier de *CV*.

Les éditeurs.